

Promotio Iustitiae

Récits sur la Mondialisation

AUSTRALIE : *“Mon chemin a été une longue progression de la passivité à l’action, de l’ignorance à l’attention et du doute à la foi ”.* (MINH NGUYEN)

COLOMBIE : *“Mon cri ne vient pas de l’horreur que j’ai vécue, ni d’avoir vu la mort en face ... c’est un cri que je porte en moi depuis l’enfance”.* (LUZ TRASLAVIÑA)

“Je viens d’UGANDA, où 40 % environ des gens vivent avec moins d’un dollar par jour : ils ne peuvent évidemment pas bénéficier du processus de mondialisation”(ODOMARO MUBANGIZI SJ)

UKRAINE : *“je suis resté debout avec les foules pendant 9 jours, au cœur de l’hiver. Elles ont tenu 30 jours”.* (DAVID NAZAR SJ)

JHARKHAND (INDE) : *“Je récuse l’idée reçue selon laquelle tous les indigènes sont victimes de la mondialisation ”.* (MARIANUS KUJUR SJ)

WASHINGTON D.C. : *“Mon voisinage est un microcosme de changements démographiques des États-Unis”.* (CAROL CORGAN)



Hommage au
P. Alberto Hurtado SJ

Expériences

“Je vis sur mon salaire, comme un ouvrier au Japon” (Carlos González C. SJ)

“En tant qu’Église, il nous faut prier avec les malades et accompagner les mourants; et nous devons aussi lutter pour ceux dont ce n’est pas encore l’heure de mourir ” (Oskar Wermter SJ)

Éditeur :	Fernando Franco SJ
Éditrice adjointe :	Suguna Ramanathan
Coordinatrice de Rédaction :	Liliana Carvajal
Graphique :	Daniele Frigeri SJ

Promotio Iustitiae est publié par le Secrétariat de la Justice Sociale de la Curie Généralice de la Compagnie de Jésus à Rome et imprimé sur papier sans chlore (TCF). *PJ* est disponible en français, anglais, espagnol et italien.

Si vous souhaitez recevoir *PJ*, il vous suffit de communiquer votre adresse à l'éditeur (en indiquant la langue préférée).

PJ est disponible aussi sur Internet à l'adresse suivante: **www.sjweb.info/sjs**

Si une idée vous a frappé dans ce numéro, n'hésitez pas à nous adresser une brève réaction de votre part.

Pour envoyer une lettre à *PJ* en vue de la publication dans un prochain numéro, veuillez utiliser l'adresse, le numéro de fax ou l'adresse électronique indiqués au bas de cette page.

La reproduction d'articles est encouragée; merci de citer *Promotio Iustitiae* comme source, ainsi que notre adresse et de nous envoyer une copie.

ÉDITORIAL _____ 5*Fernando Franco SJ***RÉCIT SUR LA MONDIALISATION** _____ 6**Confrontée aux forces de la mondialisation et de la marginalisation***Carol H. Corgan***Mondialisation et marginalisation : situation des tribus et jésuites en Inde***Joseph Marianus Kujur SJ***Mon expérience de mondialisation***Odomaro Mubangizi SJ***Une vie mondialisée***David Nazar SJ***Un Vietnamien en Australie***Minh Nguyen***Une femme, juste une femme***Luz Traslaviña***HOMMAGE AU P. ALBERTO HURTADO SJ** _____ 27**Alberto Hurtado : signe et apôtre de la solidarité***Fernando Montes SJ***DÉBAT** _____ 30**LES EXERCICES SPIRITUELS ONT-ILS UN CARACTÈRE INDIVIDUEL OU SOCIAL ?****Réajuster les Exercices de Saint Ignace : Le péché social***José Aldunate SJ***La Dimension sociale des Exercices de Saint Ignace***Ricardo Antoncich SJ*

EXPÉRIENCES _____ **35**

Qui évangélise qui ?

Carlos González Cique SJ

Prendre soin des malades

Oskar Wermter SJ

LETTRES _____ **39**

Manuel Fortuny SJ

ÉDITORIAL

Nous vivons dans un monde globalisé que nous ne comprenons pas très bien. Certains d'entre nous ont déjà décidé qu'il est même inutile de chercher une définition simple du phénomène. Parmi ceux qui osent encore aborder le sujet, les opinions à propos de ses aspects « positifs » ou « négatifs » sont pour le moins partagées. Des pragmatistes de tous bords préconisent de laisser retomber les remous provoqués par la controverse afin de pouvoir continuer à vivre. Toutefois, le problème c'est que les questions posées par la globalisation ou les symboles évoqués par ce phénomène ne sont pas si simples à enterrer.

Parmi beaucoup d'autres facteurs, notre situation géographique et sociale semble déterminer notre manière de voir et de réagir face à la globalisation. Peu sont ceux qui en ont tiré profit, aussi bien dans le monde développé que dans celui en voie de développement. Cependant, il est vrai que ces élites du monde développé ont mieux réussi que leurs homologues du monde en voie de développement. L'évidence semble suggérer qu'aussi bien dans les pays développés que dans ceux en voie de développement, une grande partie de la population ne s'en sort pas très bien, et dans certains cas ne s'en sort pas du tout. L'honnêteté nous pousse à ajouter que les perdants des pays industrialisés sont dans une situation quelque peu meilleure que les perdants du tiers-monde.

Il y a environ un an, un groupe de travail de six jésuites représentant les continents ou les grandes régions du monde a commencé à travailler sous la coordination du Secrétariat de la Justice Sociale afin de préparer un document sur la globalisation à soumettre au Père Général. Une des premières conclusions à laquelle sont arrivés ses membres à leur première rencontre à Rome (en octobre 2004) a été de reconnaître que la globalisation s'est accompagnée de la marginalisation. Une ébauche préliminaire du document a circulé parmi les membres du groupe de travail, et à leur rencontre finale, durant la première semaine de novembre 2005, ils présenteront le document au Père Général.

Le groupe de travail a travaillé sur six Rapports Régionaux préparés par ses

membres, environ 30 récits provenant de différentes parties du monde écrits spécifiquement pour le groupe de travail, et sur les récits courtoisement mis à disposition par la GEC (Économie et Cultures Mondiales), un projet conduit par le Père Gasper LoBiondo de l'Université de Georgetown.

Ce numéro de *Promotio Iustitiae* propose quelques-uns de ces récits écrits pour le groupe de travail dans l'espoir que nos lecteurs puissent avoir un aperçu de la manière dont des laïcs et des jésuites ont vécu et réfléchi sur ce thème. Même si leurs expériences sont différentes, elles montrent toutefois le large impact que la globalisation a eu sur les aspects socio-économiques, culturels, religieux et politiques de leurs vies. Le fait que certains auteurs soient mariés aide à comprendre la façon dont la vie de famille a aussi été mise en question. Il y a des voix agonisantes qui décrivent, de manière poétique et tragique, la perte de la vie, la situation critique de femmes et d'enfants et l'espoir sous-jacent qui les poussent à lutter.

Nous n'avons pas l'intention d'arriver à une conclusion, d'argumenter sur le sujet ou d'avoir gain de cause. La publication de ces récits a un objectif plus théologique. C'est une tentative de penser à Dieu en décrivant comment des personnes concrètes luttent pour vivre avec espoir et éthiquement aujourd'hui. C'est une tentative d'assumer la tâche de comprendre l'amour de Dieu pour l'humanité à travers les vies réelles des personnes, et la manifestation de Dieu dans leurs joies et leurs peines. L'histoire sans fin de Dieu a toujours besoin d'être vue et discernée, comme le croyait Ignace, dans les différents mouvements qui façonnent notre vie intérieure.

Nous espérons que ces récits et les innombrables récits non écrits partout à travers le monde pourront un jour se mêler et s'unir dans une méta-narration capable d'« interrompre » le discours dominant actuel et en susciter un nouveau.

Original anglais
Traduit par Anne-Hélène Cauwel

Fernando Franco SJ

RÉCIT SUR LA MONDIALISATION

CONFRONTÉE AUX FORCES DE LA MONDIALISATION ET DE LA MARGINALISATION

Carol Corgan

RÉCIT

Je suis américaine, j'ai cinquante et un ans et j'ai une formation en théologie. Actuellement responsable du Département Religions au Lycée Gonzaga à Washington DC, je termine un doctorat de Judaïsme. Issue d'un milieu relativement aisé, je me trouve confrontée aux forces de la mondialisation et de la marginalisation à différents niveaux.

Tout d'abord, comme tous les consommateurs américains, je suis environnée de quantités de produits bon marché fabriqués en Inde, en Afrique, en Amérique du Sud, dans le Sud-est asiatique ou aux Antilles. La publicité pour ces produits ne cesse de m'ébahir. Que ce soit à la télévision, à la radio, par Internet ou dans les journaux, la publicité incite partout à acheter, acheter, acheter. Pourtant tous ces produits, jusqu'aux téléphones portables, ont une courte durée de vie : dès que la mode change, le rôle ambigu de la publicité consiste à nous presser à acheter la nouvelle version du produit. Pour ma famille et pour moi-même, ces articles bon marché constituent à la fois une aide et un handicap. D'un côté, leurs prix peu élevés nous font réaliser des économies. De l'autre, nous devons constamment résister à la tentation d'acheter ce dont nous n'avons pas besoin, ou d'acheter un nouveau gadget lorsqu'un produit plus ancien peut encore faire l'affaire – quand bien même il ne serait pas aussi perfectionné, numérisé, miniaturisé, etc.

Vivant à l'ère de l'information, mon mari et moi-même sommes bien conscients que les produits que nous achetons peuvent provenir d'une économie où les travailleurs – ou les agriculteurs qui cultivent les récoltes – sont récompensés ou non de manière équitable. La transformation d'un produit du stade de matière première à celui de produit fini, et jusqu'à sa vente en supermarché, est tellement complexe que nous n'avons aucun moyen de savoir dans quelle mesure acheter tel ou tel article participe à une forme d'exploitation. Nous faisons de notre mieux pour rester des consommateurs avertis, mais les acheteurs et les producteurs brouillent les cartes lorsque ils font des affaires à une vitesse aussi étourdissante.

J'ai grandi dans la banlieue de Washington DC. Dans les années 70, dans l'établissement catholique non mixte que je fréquentais, il y avait deux élèves noires américaines et une autre de Costa Rica, la fille de l'ambassadeur. Toutes les autres étaient originaires du Caucase. Là où j'habitais, il

n'y avait ni Noirs Américains, ni Asiatiques, ni Latinos : seulement des Caucasiens. Actuellement, je vis dans un quartier modeste où résident des travailleurs indiens, des fonctionnaires afro-américains, des petits exploitants sud-américains ainsi que d'autres Caucasiens. Mon quartier est un microcosme qui révèle l'évolution démographique des États-Unis, liée à l'immigration continue de gens venus de tous les horizons du monde. Nos religions reflètent la même diversité : il y a des mormons, des catholiques, des évangéliques, des juifs, des hindous et des musulmans.

De par mon travail avec les jésuites de la Province du Maryland, j'ai eu la chance de participer à des programmes d'immersion en Bolivie, en République Dominicaine et à Camden (New Jersey). J'y ai accompagné des lycéens et des adultes afin qu'ils découvrent à une modeste échelle la pauvreté dans notre monde. C'est ainsi que mes élèves ont construit des latrines dans les villages montagnards de la République Dominicaine, ou réhabilité des logements à Camden. Des adultes que j'ai accompagnés en Bolivie se sont mis au service d'orphelinats de La Paz, et ont été ébranlés dans leurs convictions concernant l'aide américaine. Partout où nous sommes allés, nous avons été confrontés à la réalité du fossé gigantesque qui sépare nos ressources matérielles de celles des gens à qui nous avons rendu visite.

Nous avons récolté des graines de café avec les *campesinos* et ils nous ont parlé en connaissance de cause des taux d'échange du marché du café, contrôlé par les marchés financiers de New York. Parmi les familles que les élèves du lycée Gonzague ont rencontrées, l'une d'elle a dû quitter son activité agricole en République Dominicaine et émigrer à Brooklyn (New York) lorsque le prix du café est tombé en dessous du coût d'exploitation. C'est ainsi qu'une famille de sept enfants s'est retrouvée confinée dans un petit appartement. Le père de famille, privé du travail de la terre dont il avait nourri les siens pendant 20 ans, a exercé plusieurs petits boulots précaires, ramenant tout juste de quoi vivre, et cela dans le but que ses enfants aient une éducation qui leur permette de s'en sortir dans une économie mondialisée. Parmi ceux d'entre nous qui les connaissaient, nous fûmes nombreux à leur envoyer de l'argent, des vêtements et autres biens nécessaires, pour les aider à s'en sortir.

Je travaille dans un quartier de Washington DC qui est connu pour sa pauvreté et sa criminalité persistante. Horace McKenna, un jésuite qui a consacré sa vie aux Noirs Américains pauvres vivant autour du Lycée Gonzague, les aidait à obtenir ce que l'on a considéré à une époque comme le modèle du logement social : Sursum Corda. Au milieu des années 90, les gens de Sursum Corda étaient en mesure d'acheter leur logement grâce à la formation d'une coopérative.

Malheureusement, de grossières négligences de la part de la

*Mon quartier est
un microcosme
qui révèle
l'évolution
démographique
des États-Unis*

société qui dirigeait la propriété ainsi que l'explosion du marché de l'immobilier à Washington, menacent désormais l'entrée en possession des résidents sur leurs propriétés. Le Département Fédéral de l'Urbanisme et de l'Immobilier a ainsi fait part de son intention d'expulser les gens de Sursum Corda. Je fais partie d'un groupe de Jésuites et de laïcs qui tentent d'empêcher la fermeture de Sursum Corda. Mais l'issue demeure incertaine malgré les tentatives de contrer les décisions du gouvernement fédéral, des mairies et des promoteurs avides de tirer profit de terrains devenus soudain très intéressants. Que va-t-il advenir des résidents ? La justice voudrait que la fermeture de Sursum Corda n'entraîne pas la perte des droits des résidents. Si la persuasion échoue, il faudra exercer une pression sur la ville pour empêcher que les gens de Sursum Corda viennent grossir les rangs des sans-abri de la capitale des États-Unis.

Quand je considère l'impact de la mondialisation dans ma vie, je peux noter les changements suivants :

- Je suis devenue porte-parole des pauvres. Je suis membre du Pain pour le Monde, une organisation qui exerce une activité de lobbying au Congrès grâce aux membres des églises qui écrivent et rendent visite à leurs représentants au sujet de points particuliers de la législation pour lutter contre la faim, aussi bien aux États-Unis qu'à l'étranger.
- Je joue un rôle actif auprès des réfugiés par le biais du Haut Commissariat aux Réfugiés des Nations Unies, et mon mari et moi-même faisons des dons au Service du Secours Catholique et au Service Jésuite des Réfugiés.
- Nous essayons autant que possible d'acheter du café provenant du commerce équitable. Nous envoyons des cadeaux de Noël par le biais du SERRV et de la Fondation du Sud-est indien. Ces deux organisations viennent en aide aux gens originaires de ces pays, aussi bien aux États-Unis que dans le reste du monde, en achetant des produits directement aux producteurs puis en les commercialisant ici, aux États-Unis.
- En tant que professeur de religion dans un établissement jésuite, je donne des cours de Justice Sociale à des adultes. Je travaille à éveiller la conscience de mes élèves, en insistant autant que possible sur le fait que nous avons les fonds et la technologie nécessaires pour nourrir et éduquer tous les habitants de la planète. Je tente de faire comprendre à mes élèves la puissance énorme des États-Unis et l'impact de notre économie et de notre politique étrangère sur les forces de la mondialisation.
- Enfin, mon mari et moi-même jouons un rôle actif dans la Fondation Œcuménique Chrétienne de Terre Sainte. Par le biais de cette organisation, nous levons des fonds pour venir en aide aux Arabes chrétiens appauvris en Israël, à Gaza et en Cisjordanie. Nous essayons aussi d'éduquer les autres à la complexité du problème entre Palestiniens et Israéliens. Nous essayons de faire comprendre aux gens les problèmes de justice et d'injustice dans les deux camps du conflit.

RÉFLEXIONS DE L'AUTEUR.

Personnification de la mission de justice et de foi

Mon expérience des *Exercices Spirituels* de Saint Ignace de Loyola il y a 7 ans se retrouve en filigrane dans le récit ci-dessus. Dans les années 70, alors que j'étais à l'université de Georgetown, j'ai été profondément influencée par mes professeurs de théologie jésuites, mais je n'ai vraiment compris ce que je recevais de leurs enseignements que lorsque j'ai fait moi-même les Exercices. travers eux est né en moi le désir d'être en mission auprès des pauvres avec le

Christ. Cet aspect de la mission ne saurait nullement être dissocié de mon travail pour étendre le Royaume. Le fait que j'accompagne des élèves et des adultes dans des voyages d'immersion a été une conséquence directe des Exercices. Je suis convaincue que le ministère jésuite des Exercices reprend intégralement le travail de la société pour la justice. Les laïcs qui font l'expérience des Exercices en retirent le désir

généreux de rejoindre le Christ dans son combat contre les ténèbres (*Exercice du Royaume*). Dans ce ministère, les jésuites sont fidèles à la CG 34 : ils assurent les Exercices. Ils délèguent du pouvoir aux laïcs. Enfin, ils permettent au Christ d'œuvrer à travers eux pour appeler des collègues à agir dans la foi pour la justice.

Tensions

Le Pape Jean-Paul II avait l'intuition que le danger inhérent à ma culture était le matérialisme, et j'en ai fait l'expérience profonde. Comparé à nos amis ou à notre famille, mon mari et moi vivons modestement. Notre désir conscient de nous affranchir des schémas de la consommation et notre engagement dans les combats sociaux nous ont coûté en terme de relations familiales et amicales. Étant issus de familles catholiques, et comme nous vivons surtout dans des sphères catholiques, c'est une souffrance de n'être pas compris pour ses choix. Mais mes voyages en Bolivie, en République Dominicaine, et mon engagement auprès des quartiers pauvres de Washington DC et de Camden (NJ) n'ont fait que souligner à quel point nous, les Américains, étions incroyablement riches. Je suis frappée de voir que nous pourrions facilement remédier aux maux de l'humanité si nous consacrons un peu de l'argent que nous dépensons si facilement dans les centres commerciaux, les cinémas ou encore en achetant des résidences secondaires près des plages ou dans les montagnes, qui ne répondent pas à un besoin mais à une envie.

Parallèlement à cela, même si je hoche la tête en voyant la facilité avec laquelle nous, Américains, nous achetons un gadget électronique après l'autre, je suis très frappée de voir que la technologie crée un village planétaire de plus en plus petit. Ainsi en République Dominicaine, même si le gouvernement n'a rien fait pour équiper les *campesinos* en électricité ou en lignes téléphoniques, les plus riches parmi eux ont réuni tout leur argent pour équiper leur toit d'un

panneau solaire ou acheter un téléphone portable. Et voilà que leur isolement a brusquement pris fin. Les familles dominicaines auxquelles j'ai fait allusion ci-dessus ont lutté pour rester dans leurs fermes le plus longtemps possible, mais quand les prix du café se sont effondrés à cause de la saturation du marché due aux productions vietnamiennes ou brésiliennes, le père a décidé d'émigrer aux États-Unis. Pourquoi ? Parce qu'il savait que ses enfants ne sortiraient jamais de la misère tant qu'ils seraient à la merci des forces du marché agricole de son pays. Il voulait pour ses enfants une éducation et un savoir-faire qui leur permettraient de s'en sortir dans l'économie mondialisée d'ici dix ans. Le fait de connaître les nouvelles technologies permet aux pauvres de sortir de leur situation économique, tandis que l'ignorance les condamne à rester au plus bas de l'économie mondiale.

Tension et harmonie interreligieuses

Au début de mon récit, j'ai dit que dans ma jeunesse j'étais environnée presque exclusivement de gens originaires du Caucase. Aujourd'hui, il s'agit de gens venus quasiment du monde entier, et qui représentent toutes les religions. Nous vivons tous en bonne intelligence, dans le respect de nos différentes cultures. Alors que la démographie américaine s'apparente de plus en plus à la composition de mon quartier, je commence à penser que notre société ouvre la voie pour le monde. Les Américains naturalisés originaires de l'Inde, du Pakistan, de l'Afghanistan, de la Turquie, du Soudan, de l'Amérique du Sud, de la Chine, des Balkans, etc., peuvent témoigner qu'il est possible pour des

*Il nous faut
prendre au
sérieux les
critiques de
l'Islam au sujet de
notre décadence*

musulmans, des chrétiens, des juifs, des hindous, des animistes et des bouddhistes de vivre ensemble dans un régime démocratique qui prône la séparation de l'Église et de l'État. À l'heure actuelle, nous sommes parvenus à une culture politique qui respecte toutes les religions et tout le monde.

L'avènement de cette culture ne s'est pas faite sans mal : nombreux furent les conflits civils tragiques qui permirent d'arriver à ce stade de notre histoire. Et même maintenant, tous les Américains ne sont pas accueillants envers les Européens. Mais nous pouvons objectivement témoigner qu'il est possible que des cultures et des religions différentes vivent main dans la main.

Parallèlement à cela, les Américains se doivent d'écouter attentivement les critiques venues d'autres pays et d'autres cultures. Il nous faut prendre au sérieux les critiques de l'Islam au sujet de notre décadence. Nous n'apprécions guère que les autres ne fassent pas la différence entre l'image que nous montrons dans notre culture populaire et celle véhiculée par la publicité. Nous ne réalisons pas combien nous paraissions complexes, ni ne voyons la violence de notre culture et de nous-mêmes. Nous n'arrivons pas à comprendre que l'Islam et les autres

religions, dont les catholiques de l'Europe et d'Amérique Latine, s'indignent devant les déviances de notre soi-disant « culture judéo-chrétienne ».

Original anglais
Traduit par Sophie Hubert

Carol H. Corgan
P.O. Box 3096
Gaithersburg, MD 20885-3096—U.S.A.
<Teach4J@aol.com>

MONDIALISATION ET MARGINALISATION : SITUATION DES TRIBUS ET DES JÉSUITES EN INDE Joseph Marianus Kujur SJ

Quand le Jharkhand, mon État, a été détaché de celui voisin de Bihar le 15 Novembre 2000, ce fut une explosion de joie surtout chez nous les communautés tribales et parmi la population indigène. Le Mouvement pour la création du Jharkhand, l'un des plus anciens mouvements indépendantistes de l'Histoire, s'était préparé à ce jour pendant plus de 150 ans. Nous espérions que le nouvel État favoriserait notre développement global. Nous avons tous les atouts pour devenir l'un des États les plus prospères de l'Inde. Environ 40% de la richesse minière du pays se trouve au Jharkhand¹. Le Jharkhand possède une infinité de ressources parmi lesquelles l'eau de surface, les nappes phréatiques, une immense variété de faune et de flore, un climat tempéré, une main d'œuvre disciplinée et qualifiée, une production d'énergie suffisante, bref, toutes les conditions de base nécessaires à la croissance et au développement d'industries. De nombreuses industries sont installées au Jharkhand, notamment Muri Aluminium Factory, Bokaro Steel Plant, Tisco, Telco, et d'autres encore.

Immédiatement après la formation du gouvernement de l'Alliance Démocratique Nationale (NDA) nos espoirs se sont envolés et nos rêves sont partis en fumée. Les forces qui, pendant toutes ces années, s'étaient opposées au Mouvement d'Indépendance se retrouvaient au sommet du pouvoir et revendiquaient le statut d'authentiques *Jharkhandis*, en prétendant avoir participé au long combat en faveur de l'indépendance. La politique gouvernementale a accéléré l'exploitation des ressources humaines et naturelles aux dépens des communautés tribales et de la population indigène.

La politique industrielle-2001 du Jharkhand illustre parfaitement cette exploitation dont nous sommes les victimes. La nouvelle politique met l'accent sur le besoin « d'optimiser l'utilisation des ressources disponibles » en vue

de « la croissance industrielle attendue » de l'État. La philosophie sous-jacente est d'augmenter les investissements en capitaux pour accélérer le développement économique et créer des emplois. À cette fin, un climat « porteur » doit apparaître. Les contradictions internes de cette politique vont nécessairement se traduire par des effets négatifs et par une augmentation du chômage.

La nouvelle politique industrielle a assoupli le droit foncier et souhaite faciliter les transactions pour l'acquisition de terres à travers la création d'une banque de crédit immobilier de district. Un plan prévoit de mettre à disposition des investisseurs une Zone Économique Spéciale (ZES) avec des terrains, des équipements hydrauliques et électriques et des moyens de communication. Cette zone comprendrait aussi un parc des technologies de l'information, un parc de ressources naturelles, des hôtels, des structures de loisirs, des logements, etc. du tout dernier cri. Le gouvernement a l'intention de créer une ZES le long de l'autoroute nationale Jamshedpur-Ranchi, sur 5 km de part et d'autre des voies. Dans le cadre de cette politique, l'accélération du taux de diffusion des ordinateurs devrait rendre l'informatique accessible à tous d'ici 2010. Il y aurait alors un ordinateur pour 50 personnes.

Cette politique, élaborée de toute évidence dans des bureaux climatisés, n'a rien à voir avec la réalité quotidienne. Dans les faits, le taux d'alphabétisation du Jharkhand est de 40.7% seulement (38.1% de ruraux, 67.8% de citadins). L'État compte 31% d'agriculteurs (dont 25.7% d'hommes et 37.8% de femmes). Selon le recensement de 2001, la population tribale représente 7 087 068 personnes, dont 6 500 014 ruraux et 587 054 citadins.

La Politique industrielle encourage la privatisation débridée, à n'importe quelle étape et pour n'importe quelle entreprise, que ce soit pour la construction et l'entretien des routes et des ponts, l'utilisation commerciale des espaces le long de certains axes routiers, l'eau, le tourisme, les télécommunications ou les technologies de l'information. Plusieurs mesures ont été proposées pour faire décoller les exportations nationales, notamment des fleurs, des métaux, du *tussar*, de l'artisanat, des automobiles, et des logiciels informatiques. Le gouvernement veut promouvoir la recherche et le développement de produits forestiers secondaires, tels que la graine de *mahua*, la graine de *sal*, le lac, la feuille de *kendu*, le *harra* et le *bahera*, augmenter leur production et faciliter la commercialisation de ce secteur. Mais ce que le gouvernement ne dit pas c'est comment nous, les communautés tribales, qui dépendons essentiellement de ces produits forestiers, allons bénéficier de ces mesures. Malgré les promesses mirifiques de l'État, nous avons l'impression que seuls les industriels riches et puissants vont y trouver leur compte.

Conséquences

Tout en reconnaissant l'apport de la mondialisation dans le domaine des droits de l'homme, de la parité hommes/femmes, de la justice sociale, de l'alphabétisation, de la santé, de l'éducation, du développement, du progrès scientifique et technique, des déplacements, de l'écologie etc., nous avons aussi besoin de comprendre que la marginalisation et la mondialisation sont intrinsèquement liées. Le problème le plus grave commun à tous les États, quelque soit leur diversité, est celui de la marginalisation des populations tribales, une marginalisation qui s'enracine souvent dans l'indifférence.

L'identité tribale comprend divers aspects de la vie sociale – géographie, société, économie, histoire, politique, religion, philosophie – et s'exprime à travers la littérature, l'art et la musique. Si nous voulions un État indépendant c'était justement en partie pour protéger l'identité et la culture tribales, mais l'apathie du gouvernement nous a

Le problème le plus grave commun à tous les États, quelque soit leur diversité, est celui de la marginalisation des populations tribales, une marginalisation qui s'enracine souvent dans l'indifférence

profondément déçus. Le phénomène de la mondialisation fait fi ouvertement de notre spécificité. Les trente communautés tribales du Jharkhand vivent sur le plateau de Chotanagpur mais durant les 60 dernières années, un afflux croissant d'étrangers venus s'y installer nous a pratiquement obligés à nous déplacer dans notre propre pays. Les politiques gouvernementales actuelles ne font que hâter la désintégration de notre culture, commencée à l'époque coloniale. L'exploitation sauvage de nos terres, de nos forêts et de notre environnement se fait sans que nous-mêmes en tirions un quelconque profit. Pire encore, certains indigènes des classes moyennes et même des jésuites sont à la solde des forces de la mondialisation.

D'un point de vue social, nous les indigènes, sommes très attachés à notre identité ethnique ; et en tant que jésuites, nous considérons la vie communautaire comme un trésor. Nous nous affirmons donc socialement par notre être-ensemble et notre solidarité. La mondialisation nous détourne des valeurs qui sont au cœur de notre rapport à la nature (terre, forêts, eau), un rapport fait d'harmonie, de coexistence, d'adaptation et de symbiose. Nos comportements et notre mode de vie subissent l'influence de relations d'exploitation et d'oppression, et nos valeurs, jadis focalisées sur la coexistence, semblent s'accommoder de l'idée de domination de la terre. Le concept de propriété collective de la terre, de sa non-disponibilité, est maintenant en recul aussi bien chez les indigènes que chez les jésuites.

Les sociétés indigènes, tout comme les jésuites, vivent en général dans une économie collective. Des valeurs telles que

¹L'État détient le monopole de la production de charbon, d'uranium et de pyrite. Le Jharkhand est au premier rang national pour la production de charbon (37.5%), de mica (90%), de kaïnite, de cuivre (40%), et de minerai de fer (22%) et il exploite également la bauxite, le quartz, la céramique et d'autres minéraux. L'exploration géologique et l'exploitation de l'or, de l'argent, des métaux lourds, des pierres décoratives et des pierres semi-précieuses est envisagée pour l'avenir.

la responsabilité sociale, la décentralisation, l'égalitarisme, le communautarisme caractérisent leurs relations économiques. Mais la mondialisation a introduit l'individualisme dans nos vies et nos cultures et, malheureusement, la plupart des consciences indigènes et jésuites sont habitées par le profit personnel, la compétition, la centralisation et l'accumulation de biens. La relative égalité entre les hommes et les femmes des sociétés tribales est graduellement remplacée par la hiérarchisation et le classement, typiques de la société indienne en général. La solidarité mutuelle entre coopératives villageoises est en passe de disparaître.

Au niveau politique, notre conscience historique est aujourd'hui muselée au Jharkhand, et l'attachement à notre terre dédaigné par les responsables politiques et les gardiens de la loi. La société tribale prend traditionnellement les décisions par consensus, à travers un processus d'autodétermination et une gouvernance participative et fédérale. Dans la mondialisation, au contraire, les décisions, prises par une petite minorité, sont centralisées. Nous n'avons actuellement aucune part au processus de prise de décision. La mondialisation économique est invariablement soutenue par les responsables politiques, pouvant recourir à la menace militaire ; le pouvoir politique soutient et défend les riches et leurs intérêts économiques.

Dans la culture tribale, la mondialisation creuse le fossé entre pauvres et riches. La majorité des pauvres est exclue de tout rôle social, considérée comme infrahumaine, ou du moins inférieure aux autres. Les indigènes intériorisent le système culturel véhiculé par les médias et, devant leur impuissance à lutter contre ce système impersonnel, se réfugient parfois dans le fondamentalisme ou d'autres pratiques religieuses aliénantes. Au nom de la science et de l'objectivité, on piétine les valeurs éthiques. L'individualisme et la compétition gagnent du terrain et plus personne ne s'intéresse au bien commun.

Notre réponse

Déjà avant la création du Jharkhand, différents groupes – indigènes ou non – discutaient des stratégies de défense de leurs groupes respectifs, définis par l'appartenance ethnique ou religieuse. Nous pouvons évoquer ici l'atelier organisé en commun par *Akhil Bharatiya Adivasi Vikas Parishad* et *Vikas Maitri*, à Ranchi, en collaboration avec la commission Scheduled Tribe/Scheduled Caste et la conférence des évêques indiens (CBCI) de New Delhi. Chacun s'est réjoui des résultats obtenus tout en exprimant sa crainte que les espoirs et les aspirations ne soient pas relayés par le nouveau gouvernement. Beaucoup avaient en effet l'impression que les nouveaux dirigeants (NDA) du nouvel État ne faisaient pas partie 'des leurs'.

Ranchi, le 12 mars 2001 ! Un groupe de Sarna (terme générique désignant l'ensemble des indigènes non-convertis, de religion traditionnelle, du plateau de Chotanagpur), des Chrétiens dans la vie active ou à la retraite, parmi lesquels les Magistrats de sous-division, les

Inspecteurs généraux de district et les Responsables de sous-division, accompagnés de deux prêtres jésuites, se sont rendus dans les bureaux des MLA (Membres de l'Assemblée Législative) à Ranchi pour essayer de mobiliser des membres de l'Assemblée législative du Jharkhand avant la réunion prévue le lendemain à l'Hôtel Birsa. Ce groupe a cherché à entrer en contact avec les MLA Chrétiens et Sarna, surtout ceux du Jharkhand Mukti Morcha et du Parti du Congrès. Il allait de porte à porte, présentait ses membres, et essayait de lancer une discussion sur des thèmes brûlants de l'actualité. Il a ensuite organisé une réunion pour informer les MLA des répercussions et des effets négatifs des nouvelles politiques gouvernementales. Il les a aussi avertis des manœuvres de la Chambre de Commerce (de droite) qui cherche à convaincre le gouvernement d'élaborer des politiques anti-tribales.

Un atelier de trois jours organisé au Centre de développement social de Ranchi, en décembre 2002, a insisté sur l'idée d'un développement holistique englobant politique, économie, éducation et culture. Pour reconstruire le Jharkhand, la population locale privilégie une approche holistique – et non purement économique – du développement.

L'Eglise soutient activement tous les rassemblements en faveur des tribus, les manifestations, les *bundhs* et les *gheraos* organisés conjointement par les Chrétiens et les Sarna à Ranchi pour faire valoir les droits des indigènes. Les revendications portent sur toute une série de questions². La collaboration récente des Sarnas et des Chrétiens sur la question tribale confirme que les deux communautés sont de plus en plus conscientes de ce qui les rapproche. Toutes les Institutions ecclésiales et tous les membres de la Compagnie de Jésus sont encore loin d'être tous activement impliqués dans ce mouvement identitaire. On a tendance à déléguer cette mission à des groupes d'action sociale ou à quelques personnes motivées. En conséquence, les élites de l'Eglise et de la Compagnie non seulement ne s'opposent pas au phénomène de la mondialisation mais encore l'encouragent.

La mondialisation touche surtout les domaines suivants : sciences, technologie, éducation, développement, santé, droits de l'homme et justice sociale. Mais la grande question est – à qui profite la mondialisation ? A ceux qui sont déjà riches et puissants ou aux laissés pour compte ? Les indicateurs de développement évoqués plus haut font référence à des valeurs d'une importance cruciale ; ces indicateurs varient en fonction des temps et des lieux, des sociétés, de la puissance économique, de la répartition des richesses et de la présence de conflits. Le paradoxe est qu'en général c'est une poignée de privilégiés qui prend les décisions, au détriment des pauvres ; leurs décisions en matière d'investissement reflètent *leurs* valeurs. Les choix qui sont faits en matière de technologie dans le système capitaliste international dépendent aussi de qui contrôle ce marché. Ils peuvent aboutir à la création d'un nouvel ordre social équitable, fondé sur des valeurs de justice, de participation et de durabilité ou à des structures injustes, reposant sur le monopole, l'uniformité, l'exclusion et la

*Nous n'avons
actuellement
aucune part au
processus de
prise de décision*

domination.

Les sciences peuvent certainement représenter dans de nombreux domaines un aspect positif de la mondialisation pour les indigènes. En matière de santé, elles ont permis la prévention plus efficace des maladies et l'amélioration du diagnostic et des traitements. Les sciences météorologiques peuvent fournir des informations riches et utiles pour la prévision des conditions climatiques et l'anticipation de catastrophes naturelles. La science peut également contribuer à faire disparaître des pratiques superstitieuses telles que la sorcellerie et la magie noire et la mondialisation peut favoriser la promotion des droits de l'homme et la parité hommes/femmes. L'histoire nous montre que la technologie n'est jamais neutre. Elle est fortement sélective. La bataille sur le choix des technologies à développer et sur leur usage dépend de qui détient le pouvoir, qui consomme quels produits et services, et qui contrôle le centre et la périphérie. Malheureusement pour la société tribale, beaucoup d'élites tribales et de jésuites peuvent être considérés comme anti-pauvres et anti-tribus.

Conclusion

La création de plus petits États a représenté un pas en avant dans la bonne direction, celle de la reconnaissance du problème de l'identité tribale et de son épanouissement. Nous avons l'espérance que les indigènes seraient autonomes et nous pensons que la partition du Bihar favoriserait l'éclosion de l'expression personnelle dans un contexte de grande diversité. Le fédéralisme permet la décentralisation puisque, dans un cadre fédéral, la politique se fait en faveur du peuple et non des élites. Le centre, cependant, promeut la mondialisation, la privatisation et la colonisation interne. Les colons de l'intérieur, qui reviennent à la charge à travers l'élite actuelle, sont ceux qui détiennent aujourd'hui les ressources humaines et naturelles et qui pillent les propriétés collectives (Common Property Resources) des populations tribales. Depuis l'entrée en fonction du gouvernement NDA il y a quatre ans, il semble que les maigres avantages que la législation avait accordés aux tribus sont peu à peu grignotés par de nouvelles lois, à savoir par la Politique Industrielle, la loi sur l'achat des terrains et les amendements apportés au Chotanagpur Tenancy Act de 1908. Cette législation, conséquente à la mondialisation, porte préjudice aux sociétés tribales.

Le prétendu processus de développement mis en œuvre dans l'État du Jharkhand ne cherche pas vraiment à prendre en considération les droits, la survie et le développement des communautés indiennes les plus marginalisées. La question des droits de l'homme et des droits constitutionnels n'est jamais abordée dans le cadre du

développement. La prise de décision ne se fait jamais de manière transparente, avec la participation de tous. Elle se fait à la légère, sans que soit clairement reconnus les droits aux terres ancestrales, aux territoires et aux ressources naturelles. Il n'y a pas de mesures appropriées contre les déplacements forcés et abusifs, pour la réhabilitation et pour le respect du Consentement Informé Préalable Gratuit (Free and Prior Informed Consent) ni de protection ou promotion du droit coutumier, des pratiques et de la gouvernance des tribus. Aucun droit – ce qui est inadmissible – ne garantit aux tribus un développement autonome, ce qui, dans les faits, laisse la porte ouverte aux méfaits de la libéralisation, de la privatisation et de la mondialisation.

Le modèle de développement actuel porte préjudice à la vie et au bien-être des populations tribales. Les langues, l'histoire et la technologie tribales ne sont pas enseignées à l'école et la connaissance tribale n'est ni protégée ni encouragée. Aucune mesure n'a été prise pour donner une éducation aux classes dominantes sur la culture ou la vision du monde des tribus. Les pratiques religieuses tribales et leurs partisans sont souvent méprisés, et leur sites sacrés et leurs institutions laissés à l'abandon. La garantie d'un accès égal pour tous à l'éducation ou à la santé est insuffisante et les approches tribales sur la santé et la guérison sont passées sous silence. Ni l'État ni le gouvernement central n'ont adopté une position claire sur la question des droits de la femme, et moins encore sur l'obligation pour l'État de protéger les enfants et les jeunes des effets pervers du changement d'environnement social. Aucune référence à la militarisation croissante des terres tribales ; aucune mention au besoin urgent d'envisager la promotion de la paix et de la résolution des conflits à travers le droit coutumier et les mécanismes de réconciliation des tribus. Dans le nouvel État de Jharkhand, on ne reconnaît pas le principe fondamental du respect des différences, qui garantit le respect de toutes les sociétés et de leurs identités, de leurs cultures, de leurs ethos et de leurs modes de vie propre. Il n'y a pas non plus de reconnaissance du droit à la vie ni à avoir une vie décente.

***Je récusé l'idée
conventionnelle selon
laquelle tous les
indigènes sont victimes de
la mondialisation. Mais je
remets aussi en cause
l'affirmation selon
laquelle l'ensemble de la
Compagnie de Jésus
s'oppose aux valeurs de
la mondialisation***

²Parmi ces questions : les irrégularités dans le recensement, les déplacements de population, l'aliénation des terres, les réserves pour les populations indigènes/tribales, l'interdiction d'infiltration d'étrangers, la limitation des violations du Chota Nagpur Tenancy Act et du Santhal Pargana Tenancy Act, la réévaluation des amendements de ces lois, l'enseignement des langues tribales dans les institutions éducatives du Jharkhand, l'émission d'un certificat de résidence à partir du *khatiyon* de 1932, la nomination d'enseignants des langues tribales et l'insertion de la recommandation de l'article du comité Bhuria 4(1), (k), (m-3).

J'affirme ici que, dans le contexte de la mondialisation, une poignée de puissants dominant la planète et diffusent la philosophie selon laquelle ce qui est bon pour eux (les élites) l'est aussi pour les autres et que cela ne contribue pas au bien-être de la société tribale en général. L'appauvrissement qui accompagne ce phénomène ne permet pas à des groupes minoritaires de s'affirmer. La mondialisation marginalise forcément les masses, en particulier les populations tribales. Un indigène/un jésuite ne se prononce pas pour ou contre les forces de la mondialisation en fonction de son identité. C'est plutôt la position socio-économique qui va déterminer si un indigène/un jésuite accepte ou rejette la mondialisation. Je récuse l'idée conventionnelle selon laquelle tous les indigènes sont victimes de la mondialisation. Mais je remets aussi en cause l'affirmation selon laquelle l'ensemble de la Compagnie de Jésus s'oppose aux valeurs de la mondialisation.

Original anglais
Traduit par Rachel Balsan

Joseph Marianus Kujur SJ
Head, Tribal & Dalit Studies
ISI, 10 Institutional Area, Lodhi Road
New Delhi 110 003 – INDE
<marianus@unv.ernet.in>

MON EXPÉRIENCE DE MONDIALISATION

Odomaro Mubangizi SJ

Puisqu'il s'agit d'une histoire personnelle et non pas d'un essai académique, je ne perdrai pas beaucoup de temps à offrir des définitions de la mondialisation. Ce que j'offre c'est une compréhension (née de mon expérience personnelle) de ce que la mondialisation signifie pour moi et pour les gens que j'ai rencontrés. La mondialisation, pour moi, signifie un processus mené par le colonialisme qui implique une exposition aux autres cultures au-delà des frontières, une exposition également aux idées, aux valeurs et aux religions du monde, au commerce, à la technologie, aux médias, aux voyages et à l'éducation occidentale. Je suis en partie le produit de ce processus, lequel comporte autant d'éléments positifs que négatifs.

Mon expérience de marginalisation

Je viens de l'Ouganda, un pays d'Afrique, où près de 40 % des gens vivent avec moins d'un dollar par jour ; il est évident qu'ils ne peuvent pas bénéficier de la mondialisation. La mondialisation facilite les voyages,

l'accès à l'information, à plus de commodités et à une technologie sophistiquée, mais la majorité de ceux que j'ai vus et avec qui j'ai vécu n'a pas accès à ces biens mondiaux. Pour des milliers de personnes dans les villes à travers l'Ouganda, il n'y a même pas la télévision. Dans la grande partie des milieux ruraux, l'ordinateur est un mot qui n'existe même pas ; et plus de 80 % de la population y vit. Le ratio de lignes téléphoniques par rapport au nombre d'utilisateurs est dans certaines zones rurales de 1 pour 10 000. Récemment l'utilisation de téléphones cellulaires a fait son entrée, mais la communication dans les milieux ruraux est encore très pauvre.

L'éducation, la clef qui ouvre la porte aux bienfaits de la mondialisation en général, coûte plus cher que jamais. Dans les années 70, lorsque j'ai commencé l'école, presque tous ceux avec un modeste revenu familial qui désiraient l'éducation primaire et secondaire pouvaient y avoir accès. L'éducation universitaire ou postsecondaire était financée par l'État pour ceux qui se qualifiaient et les emplois étaient déjà prêts pour les détenteurs de diplômes. Avec le Fond Monétaire International et la Banque mondiale et les politiques d'ajustements structurels des années 80, tant le secondaire que l'éducation supérieure sont devenus inabordables.

Une autre conséquence troublante est la disparition graduelle des activités culturelles des communautés locales. Jusqu'aux années 80, l'artisanat local florissait ; mais les objets tels que les nattes, tapis, paniers et pots sont rapidement remplacés par des contenants en plastique, des tapis et des nattes synthétiques. Ici nous perdons doublement, c'est-à-dire à la fois le savoir-faire culturel et le gagne-pain des personnes qui les fabriquaient traditionnellement.

Au niveau des valeurs culturelles, les pratiques traditionnelles de l'éducation informelle où les parents et les anciens instruisaient les enfants sur les questions morales et sociales en ayant recours aux histoires folkloriques, aux proverbes et devinettes sont en voie d'être remplacées par la scolarisation formelle qui ne s'attardent pas sur les valeurs sociétales. L'important est de passer son niveau avec les meilleures notes possibles dans un climat hautement compétitif.

Mon contact direct avec les marginalisés s'est fait à travers ma famille, mes voisins et des personnes que j'ai rencontré durant mon apostolat. J'ai tenté de comprendre la racine des causes de l'injustice mondiale et essayé par mon enseignement et ma plume d'influencer la façon de pensée des gens. Où cela était possible j'ai aidé des pauvres à trouver des vêtements, à payer les frais scolaires, j'en ai encouragés d'autres à aider de la même façon, j'ai pris part aux programmes de formation en développement de communautés de base. Et comme le simple fait de faire la

*Je viens de
l'Ouganda, un pays
d'Afrique, où près de
40 % des gens vivent
avec moins d'un
dollar par jour ; il est
évident qu'ils ne
peuvent pas bénéficier
de la mondialisation*

charité ne suffit pas, j'ai collaboré à mettre sur pied une fondation charitable pour payer les frais de scolarité et offrir des emplois ainsi que pour favoriser les institutions éducatives pour les orphelins et les jeunes appauvris à Kampala en Ouganda. En regardant ma culture disparaître devant moi, j'ai essayé d'apprendre tout ce que je pouvais à son sujet en étudiant et en utilisant les proverbes traditionnels avec mes amis.

Les opportunités offertes par la mondialisation

J'ai bénéficié d'une éducation qui m'a mis en contact avec les valeurs, les idées étrangères ainsi qu'avec les médias mondiaux. Je me souviens qu'étant enfant j'écoutais les nouvelles du monde entier ; et cela a enflammé mon imagination, attisant mon désir de visiter des endroits lointains. La géographie, l'histoire du monde, la littérature mondiale et les religions du monde m'ont ouvert à des perspectives mondiales et j'ai commencé à penser au-delà de mon petit pays, l'Ouganda. J'ai également développé une appréciation pour les cultures des autres alors que je lisais des romans les concernant et que j'écoutais les nouvelles. Plus tard j'ai eu l'occasion de voyager au-delà de mon pays. Ma connaissance des langues étrangères m'a permis de communiquer avec des gens d'autres cultures. Des études universitaires dans des pays autres que le mien m'ont convaincu qu'il n'y a pas d'expérience pédagogique plus enrichissante que celle d'étudier dans un autre pays. Les possibilités liées à internet m'ont permis de communiquer avec mes amis lointains et d'avoir accès à volonté aux centres d'information. Le monde entier n'est qu'à un 'clic' d'ici.

Limites imposées par la mondialisation

Je ne peux pas vivre si ma culture est la seule qui existe, mais cela m'oblige à faire une sélection parmi de nombreux choix disponibles ; un processus qui peut être source de tensions et introduire une note d'incertitude, à savoir si ce contact avec tant de cultures et de choix est finalement positif ou négatif. À l'étranger, je ne peux pas profiter de la nourriture traditionnelle de mon pays ni parler ma langue natale. Le fait que toute éducation supérieure soit offerte en langue étrangère marginalise davantage ma culture. Comment puis-je exprimer dans ma langue les concepts que j'utilise habituellement ? La connaissance de ma langue maternelle m'aide quand je tente de traduire. Comme les valeurs de ma propre culture ont peu ou pas d'impact sur les cultures dominantes qui ont façonné mon éducation, je me retrouve à vivre entre deux mondes qui sont difficiles à réconcilier.

Est-ce que nos communautés, nos sociétés et nos pays essaient de rattraper la mondialisation ou tentent-ils de réaffirmer leur propre identité et leurs valeurs culturelles ? Des pays, voulant à tous prix attirer des investisseurs sont occupés à promouvoir des boissons comme le Coca-cola.

L'effet sur les boissons produites localement par les autochtones est dramatique. Que doit faire le gouvernement dans un tel cas ? Puisque les produits mondiaux sont liés aux cultures étrangères, comment ceux-ci peuvent-ils être mis en avant au nom du libre-échange sans en même temps saper les cultures locales ?

Puis il y a l'autoroute de l'information, un bienfait à deux visages. Une surcharge d'informations n'est pas toujours utile ; cela nécessite un tamisage et un choix afin de conserver celles qui sont réellement utiles, et les critères de sélection sont difficiles à établir considérant la surabondance d'interprétations. Le temps semble alors se resserrer ! J'ai tellement d'informations à considérer alors que le temps disponible reste le même.

Les effets sur mon identité et ma mission en tant que jésuite

Ma lecture des Écritures est désormais toujours empreinte de la perspective des exclus. J'ai réalisé que le simple fait de mener une vie austère, bien que bonne pour la sanctification personnelle, ne fait pas grand-chose pour alléger le fardeau des marginalisés. Nous avons besoin de réformes structurelles, particulièrement dans la manière dont le pouvoir mondial est organisé.

L'insertion dans la vie des pauvres, c'est-à-dire une expérience concrète avec les victimes actuelles de la mondialisation, s'est révélée précieuse ; c'est ce que j'ai réalisé à Nairobi lors de mes études de premier cycle en théologie. L'institut de théologie jésuite de Nairobi est situé près d'un des plus grands bidonvilles d'Afrique nommé Kibera, où le niveau d'abjecte pauvreté est alarmant. Des milliers d'enfants qui n'ont ni nourriture, ni vêtements, ni éducation flânent dans les rues en mendiant. Tôt, un matin, alors que je revenais de l'aéroport, j'ai trouvé des enfants dormant sur un monticule au beau milieu d'un rond-point, non loin de l'institut de théologie jésuite. Arrivé à la maison, j'ai pris du pain et l'ai porté aux enfants ; plus tard, des gens généreux ont donné quelques couvertures. Chaque fois que je

lis quelque chose sur la dignité de la personne et sur le défi de la marginalisation, je pense à cette expérience du 'rond-point'. Cela a certainement influencé ma façon de voir la théologie. Je crois maintenant que la théologie doit être un engagement comportant de réels défis concrets, découvrant comment Dieu voudrait que nous y répondions, plutôt que d'étudier des concepts abstraits, des dogmes et des controverses par des théologiens élitistes.

Être en partenariat avec les autres

Beaucoup de ce que j'ai dit un peu plus haut s'applique à cette question, mais je voudrais ajouter qu'être en partenariat avec les autres est très important. J'ai rencontré des gens merveilleux et des organisations engagées dans la lutte pour soulager le fardeau des pauvres. Collaborer avec de telles personnes est la meilleure façon d'affronter la situation

Comme les valeurs de ma propre culture ont peu ou pas d'impact sur les cultures dominantes je me retrouve à vivre entre deux mondes qui sont difficiles à réconcilier

critique des pauvres. Ma réaction à une nouvelle est maintenant de me demander comment celle-ci affecte les pauvres, qu'est-ce qu'elle fait pour combler leurs besoins de base ; suivi d'un questionnement sur ce que j'ai fait moi-même pour les exclus, si ils sont présents dans mes moments de réflexions, si dans mon enseignement et mes conférences je donne à la justice mondiale la plus grande priorité.

Événements mondiaux importants

Je n'ai peut-être pas expérimenté directement la règle coloniale, mais je sais que l'héritage de cet événement mondial m'affecte encore et affecte mon peuple. Un de mes souvenirs d'enfance est celles des uniformes de mes oncles et de mes grands-pères qui s'étaient battus durant la deuxième guerre mondiale, dans des endroits aussi lointains que la Birmanie et l'Égypte. Aussi difficile soit-il d'évaluer l'impact d'un processus qui s'est déroulé sur plusieurs siècles, je réalise l'impact de la colonisation, des visions du monde et des institutions sur ma communauté et mon pays. Nous avons un langage colonial, l'anglais, comme moyen de communication, du moins pour l'élite. Déjà cela pose un défi. Comment le reste de la population est-il supposé communiquer ? Est-ce que ce qui ne peut être communiqué en anglais peut être pris au sérieux ? L'héritage colonial a sans aucun doute façonné la manière dont les Ougandais se perçoivent, contournant ainsi une sagesse autochtone séculaire. Un pays comprenant plus de 45 groupes ethniques constitue un grand défi, marqué souvent par la violence lorsque divers groupes ethniques tentent de redéfinir ce que l'Ouganda devrait être.

Le deuxième événement mondial marquant est celui de l'avènement du christianisme, grâce au grand envoi formulé à la fin de l'Évangile selon Matthieu : « Allez de par le monde et de toutes les nations faites des disciples », un appel qui a été pris au sérieux. L'expérience chrétienne fait partie intégrante de la vie quotidienne pour tous ceux qui professent le christianisme, modelant ainsi notre vie spirituelle et morale. Personnellement, le contact avec le christianisme, rendu possible grâce à l'œuvre des missionnaires européens, a formé ma vision du monde et mes aspirations profondes. La naissance de ma vocation est née de cette rencontre. À l'école secondaire, certains de mes professeurs étaient des religieuses européennes ; durant mes études philosophiques et théologiques, j'ai eu des jésuites européens et nord-américains comme professeurs. Ainsi, ma foi en tant qu'Africain est le produit de ce double héritage – africain et occidental – avec toutes les tensions que cela entraîne.

Le dernier événement mondial majeur que je mentionne est le programme d'ajustements structurels mené par le FMI et la Banque mondiale et qui a été un grand sujet de controverse. Nous avons été témoins de la vague des

compagnies multinationales – des panneaux publicitaires de Coca-cola partout dans les villes, les MacDonalds envahissant toutes les villes importantes en Afrique de l'Est, des jeunes hommes et femmes arborant des casquettes et des souliers Nike ou des chaussures Reebok et des jeans, tenant un hamburger dans une main et un Coca-cola dans l'autre – les signes funestes d'un village global sans chef pour le guider ! Ceux-ci ne sont pas que des changements esthétiques. Profondément, la conscience des gens change. Avec la libéralisation économique, les investisseurs étrangers ont noyé les pays comme l'Ouganda, le Kenya, la Tanzanie et le Zimbabwe sous les produits étrangers, créant des besoins et changeant les habitudes de consommation. Pour me détendre j'écoute CNN et j'écoute de la musique rap. Le groupe d'étude de Hekima 'Économie et Cultures Mondiales' (GEC- Global Economy and Cultures), auquel j'ai participé a montré l'alarmante érosion des valeurs morales et culturelles parmi les jeunes de Nairobi causée par les médias mondiaux, particulièrement la télévision et les films.

Ainsi, ma foi en tant qu'Africain est le produit de ce double héritage – africain et occidental – avec toutes les tensions que cela entraîne

Les réformes économiques recommandées par la Banque mondiale et le FMI ont non seulement mené à une révolution culturelle, mais ont également laissé la majorité appauvrie à cause de la perte d'emplois, la privatisation de l'éducation et la souveraineté étatique affaiblie. La vie urbaine où les produits mondiaux sont disponibles de façon abondante semble exercer un attrait irrésistible, créant ainsi un fossé entre la réalité urbaine et rurale ; un fossé que personne ne semble être capable de gérer. La

question qui me revient sans cesse : est-ce que la religion et la foi peuvent continuer comme si de rien n'était ? Mon expérience religieuse et de foi est mise au défi de trouver un moyen d'être pertinent dans un monde dominé de plus en plus par la logique du libre-échange. Quelles sont les valeurs (morales, spirituelles et culturelles) qui peuvent être mobilisées pour être une force anti-dissimulation pour le capitalisme mondial dominant ? S'il n'existe pas de réponse à cela, alors l'impératif éthique de vivre une vie de foi qui fait justice ne pourra pas, à mon avis, réussir.

Original anglais
Traduit par Christine Gauthier

Odomaro Mubangizi SJ
40 Kirkland St.
Cambridge, MA 02138 – U.S.A.
<omubangizi@wjst.edu>

UNE VIE MONDIALISÉE

David Nazar SJ

Le cadre temporel dans lequel s'inscrit la petite histoire qui suit, de 1990 à aujourd'hui, correspond pour moi à trois lieux apostoliques différents. De 1990 à 1996, j'ai habité au Canada dans un village indigène isolé, et appris à connaître la complexité de leurs relations sociopolitiques. De 1996 à 2002, j'étais Provincial du Canada Supérieur. De 2002 à aujourd'hui, j'ai travaillé en Ukraine, pays qui vient juste de vivre une révolution sociale. Chaque période apostolique montre l'influence de tout ce que le terme de « mondialisation » génère dans l'imagination collective. Cette histoire se divise donc naturellement en trois parties.

AVEC LES INDIGÈNES (AUTOCHTONES)

Le village indigène mondialisé

Wikwemikong est un village indigène de quelques 2000 habitants répartis sur un territoire de 60 kilomètres sur 20. Bien que la population soit catholique, de nombreux éléments issus de la culture ancestrale sont conservés, en particulier une spiritualité d'harmonie avec toute création. La culture et la spiritualité, profondément enracinées dans la communauté, mettent l'accent sur le besoin permanent de pardon et de guérison. Qu'un membre de la communauté souffre et c'est la communauté tout entière qui souffre avec lui. Personne ne peut s'arroger un succès sans que, en même temps, tous participent dans une certaine mesure à ce succès. Telle est la nature de cette culture spécifique.

Lorsque je suis arrivé en 1989, il n'y avait ni téléphone portable, ni connexion internet locale. L'une de mes premières tâches fut de construire un nouveau centre paroissial pour l'église locale. Les fonds avaient déjà été rassemblés. Le centre devait comprendre à la fois une résidence, des bureaux et des lieux offrant des possibilités de rencontre. La communauté locale construit habituellement ses propres maisons, qui sont simples et correspondent à des plans établis et approuvés par le gouvernement. Puisque le travail des artisans locaux était efficace et bon, j'ai opté pour le recours à la main d'œuvre locale plutôt qu'à des professionnels venant de l'extérieur. J'ai dessiné des plans pour le bâtiment dans le style correspondant aux coutumes locales, pour un projet global de 5000 m². Les autorités locales de construction demandèrent cependant d'obtenir l'aval d'un architecte, car les plans ne correspondaient pas totalement aux normes gouvernementales. Un architecte compatissant situé dans une ville à environ 150 km de distance accepta le projet mais, à ma surprise, tout en retenant les dimensions des diverses pièces, transforma le bâtiment en lui donnant un aspect tout à fait nouveau. En résultait certes un joli

bâtiment, adapté à tout type ordinaire de ville, mais je prévoyais des difficultés pour concrétiser un tel projet dans le contexte rural indigène qui était le nôtre. Je convoquai alors une réunion des autorités locales et de quelques amis pour aborder le problème ensemble.

À la seule vue des plans, mes interlocuteurs locaux sont immédiatement tombés amoureux du projet. J'ai essayé de leur expliquer, non sans quelque embarras, que le projet ne venait pas de moi. Je voulais un bâtiment comme les autres dans le village, seulement un peu plus grand pour répondre aux besoins de la vie de la paroisse. La réaction des habitants et des autorités locales fut exactement inverse. Ils voulaient quelque chose de différent précisément parce que tout était par ailleurs construit à l'identique dans le village. Ils voulaient quelque chose qui montre qu'ils faisaient partie du monde moderne, évoquant le milieu urbain et en lien avec la culture dominante. Ils voulaient pouvoir montrer qu'ils avaient la possibilité de se penser différents qu'ils ne sont. L'église devait fièrement exprimer une nouvelle mentalité dans la communauté locale.

Leur réaction m'a pris par surprise. Les entrepreneurs locaux étaient toujours disposés à construire ce bâtiment, quitte à apprendre de nouvelles techniques pour que le bâtiment corresponde aux plans projetés. Ce désir même d'apprendre de nouveaux styles étrangers était une grande nouveauté pour eux, alors qu'ils sont traditionnellement enracinés dans une culture profondément conservatrice. Le style architectural proposé n'avait aucun lien avec leur sensibilité historique et pour cette seule raison je m'étais attendu à ce qu'ils rejettent le projet. Finalement, nous avons construit le bâtiment parce que c'était l'expression de *leur* désir, un désir de dépasser ce qui existait. Des éléments du bâtiment ont été par la suite reproduits dans d'autres nouveaux bâtiments du village. Les locaux sont depuis lors utilisés intensément et demeurent une source de fierté pour le village, dont les membres continuent aujourd'hui encore à m'écrire par e-mail.

Rencontre de l'apostolat des indigènes

Au cours de cette période, la situation critique vécue par les populations indigènes attirait un peu partout l'attention de l'opinion publique internationale. Puisque la Compagnie de Jésus était engagée presque depuis sa fondation dans l'apostolat auprès de ces populations, avec des jésuites partageant leur détresse au fil des siècles, l'idée fut lancée de convoquer au Canada une rencontre internationale jésuite pour discuter des problèmes des communautés indigènes. Quarante jésuites de tous horizons furent invités avec le Père Général et le Secrétaire pour la Justice Sociale à se réunir en octobre 1993. Étaient représentés la Bolivie, le Mexique, l'Afrique du Sud, l'Inde, l'Australie, Taiwan, les États-Unis et le Canada.

Les discussions pendant la rencontre ont souligné de manière étonnante combien les difficultés rencontrées par les populations indigènes étaient semblables un peu partout. S'il

Finalement, nous avons construit le bâtiment parce que c'était l'expression de leur désir, un désir de dépasser ce qui existait

n'y avait qu'une seule chose à retenir de cette rencontre, c'est bien qu'elle a permis de confirmer l'importance de la présence de la Compagnie dans un apostolat qui s'inscrit à l'échelle planétaire. La rencontre a également inauguré une nouvelle manière de réfléchir à nos ministères locaux.

LE PROVINCIAL MONDIALISÉ

Depuis la CG 32, la Compagnie a progressivement appelé à une coopération interprovinciale plus large et plus approfondie. Le développement des Conférences des Provinciaux, la refonte des « procures des missions » et des « bureaux internationaux », la redistribution des apostolats au sein des Assistances, générée tant par nécessité que par inspiration, sont autant d'exemples d'un monde nouveau et de la réponse que cherche à y apporter la Compagnie. Les directives au sein de la Compagnie, en provenance avant tout du Père Général, étaient davantage de l'ordre de la suggestion que d'un programme à appliquer. Elles visaient à promouvoir le dialogue interprovincial, la collaboration internationale hors du contexte usuel, et l'expérimentation dans un nouveau laboratoire, plus grand, dont les dimensions s'étendent au monde entier.

Le Canada est un cas à part en ce sens que les cultures française, anglaise et américaine se mêlent dans des proportions à peu près équivalentes. Appartenant à l'Assistance d'Europe Occidentale, le Provincial canadien assiste aux rencontres annuelles en Europe. Partageant la formation et les mêmes intérêts que les provinces américaines, il assiste aux rencontres de la Conférence des Provinciaux Américains. Un lien historique avec Cuba et l'Amérique Centrale entraîne aussi occasionnellement des rencontres avec les Provinciaux latino-américains. D'autre part, la Province du Canada Supérieur possède une histoire missionnaire en Inde, en Afrique et en Jamaïque – encore des rencontres !

Peu de ces réunions furent spécifiquement apostoliques au sens où notre participation à celles-ci n'a généré que des fusions, parfois des créations, d'apostolats internationaux. Elles ont engendré en revanche une nouvelle manière de gouverner, une nouvelle manière de penser en termes apostoliques et de gouverner avec clairvoyance. En ce qui me concerne, j'ai premièrement directement bénéficié du contact avec d'autres Provinciaux, même lorsque nos initiatives et nos urgences apostoliques étaient différentes. Savoir comment mes collègues réagissaient, réfléchissaient, imaginaient de nouvelles voies ou simplement subissaient les circonstances, me fut personnellement très profitable.

Deuxièmement, sur le plan apostolique, j'ai pris des décisions fondées sur l'« énergie » et la compréhension gagnées à partir de ma connaissance des autres parties du monde. De façon plus précise, soutenir le JRS et l'apostolat social, envoyer un homme en Chine, en proposer un autre pour les maisons romaines, s'assurer que les scolastiques apprennent l'Espagnol en Amérique Centrale, accepter des

missions en Afrique et en Ukraine, furent autant d'expressions apostoliques de notre contexte mondialisé.

Troisièmement, en terme de gouvernement au Canada, cueillant les fruits des rencontres internationales jésuites, j'ai restructuré les rencontres bisannuelles des Supérieurs en une sorte de Consulte de Province. Nous partageons nos expériences de gouvernement de façon à apprendre les uns des autres.

UNE NATION SOUTENUE PAR LES INTÉRÊTS DE LA MONDIALISATION

Dans le contexte de l'Ukraine, les bénéfices d'une part, mais aussi les problèmes d'autre part, de la mondialisation, se font jour de manière particulièrement criante. Les Ukrainiens sont des gens cultivés avec une histoire d'émigration qui s'étend sur 120 ans, à la recherche de la justice et d'un salaire équitable pour leur travail. Pour cette raison, ils connaissent bien à la fois leur propre contexte national et le contexte international. Ce qui est moins connu cependant est l'existence chez eux d'une sensibilité politique démocratique vieille de trois siècles au moins. Le désir de liberté associée à la justice a eu, et a encore, beaucoup plus de signification pour les Ukrainiens que l'indépendance ou le leadership

charismatique. C'est cet arrière-plan historique qui permet d'expliquer la naissance l'année dernière d'une manifestation qui rassembla jusqu'à 1,5 million de personnes sur la place centrale de Kiev. Les Ukrainiens rassemblés à la manière d'une manifestation qu'aurait organisée Gandhi attendaient que justice leur soit faite et étaient prêts à résister pacifiquement jusqu'à ce qu'ils l'obtiennent.

Pendant neuf jours, j'ai partagé le sort de cette masse de gens rassemblés en plein cœur de l'hiver. Eux sont restés 30 jours. Leur révolution est remarquable dans notre contexte historique actuel. Ce n'était pas une question d'idéologie, de personnalité ou de parti politique. C'était une question d'honnêteté, de sens de la transparence et de respect des lois, une volonté de mettre fin au règne de la corruption.

Les citoyens ukrainiens bénéficient d'une bonne image internationale en dépit de la réputation de corruption qui entache leurs élites. En raison d'une diaspora qui s'étend de l'Australie à l'Italie, les attentes des Ukrainiens ont trouvé écho dans de nombreux pays. Dans les manifestations de Kiev quelques 20 drapeaux de pays occidentaux pouvaient être reconnus. Les veillées de Kiev ont fait les titres de l'actualité internationale pendant un mois. Le candidat soutenu par le peuple a survécu à une tentative délibérée d'empoisonnement, sans parler des deux tentatives d'attentat dont il a été victime pendant la campagne électorale. Son colistier a été publiquement dénoncé comme criminel en Russie et menacé d'arrestation s'il franchissait la frontière. Toutes ces tactiques politiques provenaient des anciens dirigeants qui contrôlaient également la plupart des médias et tous les organes de contrôle de l'État (l'armée, les services secrets et la police). Ils bénéficiaient en outre ouvertement

*Pendant neuf jours,
j'ai partagé le sort
de cette masse de
gens rassemblés en
plein cœur de
l'hiver. Eux sont
restés 30 jours*

du soutien politique de Moscou. L'influence du président sortant s'étendait partout. La seule logique politique voulait que la révolution fût vouée à l'échec. Cependant, la foule tout en continuant à s'amasser grandissait aussi dans sa résolution au fur et à mesure que les jours passaient. L'issue de cette épreuve de force est aujourd'hui bien connue de tous.

Cet événement n'aurait pas connu le succès qui fut le sien sans le jeu ambigu du double effet de la mondialisation. D'une part, les intérêts des Ukrainiens ont été depuis longtemps nourris par la sagesse politique des autres nations. L'Ukraine ne veut pas devenir l'Amérique ou l'Allemagne ou une quelconque nation autre qu'elle-même, mais elle veut être capable de choisir sans interférence extérieure injuste. La population savait ce qu'elle voulait, savait que d'autres nations l'avaient obtenu et savait donc que c'était possible pour elle aussi. D'autre part, l'intérêt et la sympathie spontanés du monde extérieur ont pris les Ukrainiens par surprise et les ont sans aucun doute possible confirmés dans leur espérance politique.

L'aspect plus problématique de la prise de conscience des possibilités offertes par le monde moderne est cependant illustré par cette autre expérience. Trois mois après les manifestations pacifiques et l'installation du nouveau gouvernement, je me suis rendu au Portugal avec un scolastique ukrainien. Après avoir initié le programme JRS-Ukraine, nous sommes allés à la rencontre de quelques 300 000 Ukrainiens travaillant au Portugal, la plupart des hommes, la plupart illégaux. Nous avons inauguré une phase de collaboration avec le JRS-Portugal.

Nous avons entendu de multiples histoires personnelles et nous nous sommes retrouvés impliqués dans deux d'entre elles, en ce sens que nous avons accompagné deux hommes à notre retour vers l'Ukraine. L'un d'eux était un ingénieur dans le domaine nucléaire, l'autre un technicien. Tous deux travaillaient illégalement dans l'industrie du bâtiment et envoyaient de l'argent à leurs familles restées au pays. L'économie portugaise devenant plus fragile les travailleurs illégaux furent les premiers à perdre leur travail. Sans aucun recours possible, ces hommes commencèrent à vivre dans la rue, à mendier et à boire. Ils ont vécu de cette manière respectivement pendant un an et deux ans jusqu'à ce que leur santé s'altère et que des paroissiens ukrainiens les mènent à l'hôpital où ils reçurent un traitement approfondi. L'ingénieur dans le domaine du nucléaire, âgé de 47 ans, en paraît aujourd'hui 70. Il était sur le point de rentrer dans sa famille, où l'attendent une fille de 17 ans et un fils de 19 ans. Le second souffre de lésions au cerveau en raison de l'alcool. Eux deux et leur famille ont pleuré d'une joie mêlée de tristesse lors de leur réunion rendue possible grâce au JRS.

Ces deux hommes étaient suffisamment cultivés pour savoir que le monde extérieur pouvait leur offrir de meilleures opportunités que ce que leur offrait leur propre pays d'origine. Ils ont consciemment pris de grands risques pour subvenir aux besoins de leurs familles. Ils croyaient que le fait de travailler illégalement en pays étranger, même en étant séparés de leurs familles et de leurs amis,

offrirait plus d'espoir que de rester chez eux en attendant du travail. La séparation de leur culture, de leur famille et de leur langue maternelle, crée en réalité des problèmes personnels et génère un stress familial. Cependant les intérêts des pays trouvent leur compte dans cet échange de main d'œuvre illégale puisqu'elle coûte moins cher aux deux gouvernements impliqués. De plus, lorsque l'immigrant illégal trouve effectivement du travail dans le pays hôte, il résout des problèmes économiques auxquels ni l'un ni l'autre des gouvernements en question ne veut s'attaquer.

COMMENTAIRE

Dans l'histoire un peu décousue qui précède il est un point qu'il vaut la peine de noter : une vocation jésuite naît d'une vision globale, tant sur le plan mystique, comme Iñigo qui contemplait le ciel étoilé depuis sa petite ville de Loyola nichée au cœur des montagnes, que sur le plan pratique, puisque nous sommes formés pour travailler en tout lieu à travers le spectre multicolore des réalités humaines. Mon histoire ne prend sens que sur l'arrière-plan d'une mission universelle qui prend sa source dans l'Évangile et que la Compagnie fait sienne à part entière.

La rencontre jésuite de 1993 avec les Aborigènes, rendue possible grâce aux technologies modernes de communication, a révélé une expérience commune au-delà de toute limite de temps et d'espace. Quand on prend conscience que les batailles menées par une tribu indigène canadienne sont quasiment les mêmes que celles menées par les tribus de Taiwan et de Bolivie, les structures systématiques de péché et de négligence apparaissent dans leur globalité tout autant que dans leur caractère purement local. On réalise aussi qu'un projet apostolique où qu'il soit a tout à gagner de sa confrontation avec les autres contextes plus distants. On se surprend alors à découvrir petit à petit l'aspect mondial tranquillement installé depuis bien longtemps de phénomènes qui ont existé depuis des âges très anciens.

Le gouvernement jésuite est renforcé par l'expérience gagnée à travers les ministères jésuites qui s'étendent au monde entier. Depuis les méthodes pastorales jusqu'aux décisions apostoliques, nous apprenons les uns des autres, à travers le monde, d'une manière que nous ne connaissions pas il y a cent ans. Il y a seulement vingt ans, nous cherchions tous à « inculturer » l'Évangile pendant notre formation et au sein des Églises locales. Aujourd'hui nous sommes renvoyés vers le large monde.

L'échange de points de vue au niveau international ouvre l'esprit à de nouvelles formes de pauvreté que l'on ne peut pas toujours voir à l'échelle du microcosme local. Exactement de la même manière que Léon XIII, entre autres, vit se former une nouvelle classe urbaine défavorisée comme revers de l'industrialisation de l'économie européenne à son époque, nous aussi aujourd'hui voyons à l'échelle mondiale les réfugiés politiques et économiques former comme l'exemple d'une nouvelle catégorie de pauvres, mais une catégorie qui cette fois-ci trouve son origine essentiellement dans l'imagination des pauvres eux-mêmes. Les Ukrainiens

voient leurs parents et leurs amis les quitter pour trouver du travail ailleurs. De là où ils sont, ils ne peuvent pas connaître l'absence de lois sur le travail des immigrés à l'échelle européenne, ni l'hypocrisie des gouvernements qui se réjouissent d'une main d'œuvre bon marché sans devoir lui fournir ni couverture sociale, ni couverture médicale et sans pourvoir à sa retraite. Seules les rencontres au niveau international permettent de prendre la mesure du phénomène dans toutes ses implications. La fuite des cerveaux n'affectent pas seulement les individus et les familles, mais aussi le développement futur des pays d'origine de cette main d'œuvre immigrée.

Cette histoire souligne deux aspects du processus de mondialisation. D'une part, les personnes marginalisées aujourd'hui voient, connaissent et veulent bénéficier des avantages du monde, de ses biens matériels comme de ses avantages intangibles, de ses horizons élargis comme de son confort matériel, et leur désir tourne à l'avantage de ceux qui répondent à leur demande selon un processus à double sens. Alors même que les populations marginalisées récoltent quelque maigre avantage des échanges mondialisés, ils perdent cependant rapidement la sagesse de leurs cultures locales. Les populations indigènes dont les cultures sont vulnérables voient de moins en moins de raison de conserver leurs langues et leurs traditions. Le changement culturel rapide a des effets adverses immédiats sur la vie de famille, surtout sur l'éducation des enfants. Il y a vingt ans des sociologues ont annoncé que, en terme de culture, une génération nouvelle naissait tous les sept ans. Alors qu'aujourd'hui la période de gestation est certainement encore bien plus courte, les échanges entre générations dégénèrent en querelles ou en silence gêné simplement parce que les jeunes ne veulent pas de ce que leurs parents ont passé leur vie à essayer d'acquérir pour eux.

Une nuance importante doit être apportée à ces expériences réalisées dans le contexte actuel de la mondialisation. L'entrée sur la scène mondiale ne nécessite en effet plus un développement par palier. Les indigènes n'ont pas eu à développer la nouvelle architecture qu'ils ont utilisée, ils l'ont seulement acquise. Aujourd'hui en Ukraine il y a plus de téléphones portables que de téléphones fixes. Très peu de foyers pouvaient s'offrir ce dernier, qui du reste ne sera désormais plus jamais nécessaire. Des populations indigènes qui savent à peine lire et écrire envoient des e-mails et peuvent se servir d'internet. Ainsi, aujourd'hui, il n'est pas nécessaire de payer le ticket d'entrée pour pénétrer dans le monde globalisé.

Même dans les pays et les économies « laissés-pour-compte », les derniers avantages des technologies et des économies mondialisées sont disponibles. Par leur nature même cependant ils ne sont accessibles qu'à un très petit nombre de privilégiés. Inversement, autrefois, l'ouverture d'une usine créait des emplois pour un certain nombre de personnes dont le pouvoir d'achat ainsi gagné stimulait le développement économique dans la communauté. Aujourd'hui, comme le montre de manière flagrante le cas

des pays post-soviétiques, seuls 5% de la population sont devenus extrêmement riches grâce à ses relations internationales alors que les économies locales restent en panne. L'achat et la revente des anciennes usines d'État ont créé des multimillionnaires en l'espace de dix ans. Néanmoins les Ukrainiens mangent 50% moins de viande et de poisson qu'il y a dix ans. Dans une économie moins mondialisée la création de richesse s'accompagnerait du développement concomitant de l'économie locale de manière beaucoup plus systématique que dans le contexte actuel. La question de savoir si la richesse amassée de manière éhontée par 5% de la population créerait de la richesse pour tous si elle était répartie plus équitablement demeure cependant une énigme sans réponse de la recherche sociale.

Personnellement, je continue à vivre simplement, mais d'une simplicité d'un genre sophistiqué. Depuis 25 ans, je voyage un peu partout pour des durées très variables avec un sac contenant 3 chemises, 3 paires de chaussettes, quelques sous-vêtements et un pantalon de rechange. Je lave mes affaires à la main chaque jour pour les garder en bon état. Je n'ai jamais besoin d'enregistrer un bagage lorsque je voyage en avion. En Ukraine, je voyage souvent en train de nuit dans des compartiments sans couchettes, ce qui est le moyen le meilleur marché de voyager. Aujourd'hui, cependant, mon unique sac de voyage renferme un ordinateur de 2000 dollars, un téléphone portable et un agenda électronique.

Me tenir à jour des dernières évolutions en matière d'ordinateur nécessite des moyens financiers importants. Cela m'apporte bien sûr des contreparties non négligeables en terme de travail supplémentaire qu'il m'est possible de faire chez moi comme en voyage. Cela m'aide aussi dans mes activités de recherche de subventions et dans le développement de réseaux pertinents de collaboration apostolique, par exemple entre le JRS-Portugal et le JRS-Ukraine. Nous avons ainsi en projet une page d'animation spirituelle en ligne pour conduire les visiteurs à travers une version des Exercices.

Un aspect pastoral curieux du travail avec les réfugiés est que l'on ne travaille pas avec une communauté stable. Les relations se nouent vite mais se dénouent tout aussi vite, quelque intenses qu'elles puissent être. J'ai vécu sept années durant avec des populations indigènes et elles me considèrent aujourd'hui encore comme un membre de leur famille. J'ai apporté ma contribution pour sauver les vies de deux Ukrainiens en les réunissant à leurs familles qu'ils n'avaient pas vues depuis des années, mais je ne reverrai probablement jamais ces deux hommes. C'est là un nouveau phénomène.

J'ai été élevé au Canada et j'apporte de ce fait un ensemble de compétences très prisées en Ukraine. La collaboration interculturelle représente un bénéfice mutuel pour l'éducation à l'échelle mondiale, pour le développement local et pour la compréhension mutuelle bien éduquée. Je suis en mesure de proposer des ateliers sur la formation et sur le gouvernement à une Église qui a longtemps vécu de manière souterraine et qui de ce fait n'a pu acquérir aucune compétence en la matière pendant 70 ans. Et je suis en

mesure d'écrire des articles sur la Révolution orange ukrainienne à destination d'une large audience occidentale bien disposée à son égard grâce à internet. C'est là aussi un apostolat nouveau et il semble important.

Original anglais
Traduit par Hervé-Pierre Guillot SJ

David E. Nazar SJ
vul. Yosipa Slipoho, 8a
79017 Aviv — UKRAINE
<dnazar@jesuits.ca>

UN VIETNAMIEN EN AUSTRALIE

Minh Nyuyen

Une histoire personnelle

J'ai vécu l'expérience de la mondialisation et de la marginalisation bien avant que cela ne devienne un sujet populaire de discussion et bien avant que j'en prenne moi-même conscience. En tant que réfugié vietnamien essayant de saisir et comprendre une culture étrangère et une nouvelle langue, j'ai eu ma part personnelle d'expériences racistes et discriminatoires. Arrivé les mains vides dans un nouveau pays, ma famille a connu des difficultés et l'exploitation bien avant que le terme 'sweatshop' ne soit un mot à la mode.

Au moment où la Guerre froide se terminait, vers la fin des années 80, la mondialisation en Australie avait déjà atteint une étape nouvelle dans son développement, grâce en partie aux réformes industrielles et économiques du gouvernement du parti travailliste Hawke-Keating. Alors que ce parti avait déjà soutenu la démocratie sociale et la classe ouvrière, il était depuis devenu un pionnier du néo-libéralisme, connu en Australie comme étant le rationalisme économique.

Parmi les réformes proposées, le parti travailliste introduit le marchandage commercial, les entreprises étatiques commercialisées et des bénéfices sociaux réduits. Celui-ci lança également une réduction tarifaire, encourageant certaines manufactures ainsi que les compagnies de textile, vêtements et souliers à déménager outre-mer.

Toutes les compagnies ne ressentaient pas le besoin de déménager ou de faire venir ses produits de l'extérieur. En Australie, nous avons notre propre économie tiers-mondiste au cœur même de celle du 'premier' monde ; nous avons notre propre 'course vers le fond' interne. Cette économie est alimentée par l'immigration croissante en provenance de l'Asie et du Pacifique, ce qui crée un bassin de travailleurs à domicile, non spécialisés et ne parlant pas

l'anglais. La vaste majorité de ces travailleurs sont des femmes. Dans certaines industries il existe même une hiérarchie où les immigrants de plus longue date exploitent les nouveaux arrivants. Durant les années 90, ma mère se lamentait qu'il n'y eut pas assez de travail même si les travailleurs comme elle avaient la chance de gagner plus de 3\$ de l'heure dans une compagnie de textile. Ces immigrants fabriquaient les vêtements de marque qui étaient vendus à des prix soufflés aux jeunes consommateurs impressionnables, dont j'ai déjà fait parti.

Pendant mes années d'école secondaire, j'étais un modèle de consommateur passif ; économisant le peu d'argent que je possédais pour acheter des tenues et des chaussures de 'jogging' de marque populaire. La période du début des années 90 est désormais connue pour l'émergence de la culture de commercialisation et de produits de marque correspondant à la montée des industries de service et le déclin des manufactures en occident. J'ai embrassé la culture populaire américaine et adoré les logos corporatifs alors qu'ils étaient transmis par la télévision australienne. Parfois, ces éléments culturels étrangers me conféraient une identité et un sentiment d'appartenance parmi mes pairs qui étaient aussi peu critiques que moi. Et d'autres fois, ils étaient le moyen de mettre ma propre ethnicité en évidence face aux influences homogénéisantes de l'identité dominante australienne – par exemple, participer à la sous-culture du basketball au lieu de jouer au rugby ou au cricket.

Les influences d'Hollywood ont probablement changé la direction de ma vie. Je n'aurais peut-être jamais étudié le droit si ce n'avait été pour sa glorification dans les drames légaux américains. En fait, c'est l'environnement tertiaire en

*En tant que réfugié
vietnamien j'ai eu
ma part personnelle
d'expériences
racistes et
discriminatoires*

général et, en particulier, mon deuxième diplôme, presque accidentel, en lettres qui ont ébranlé les fondements de ma pensée et de ma foi. Bien que déjà avant d'entrer à l'université j'avais commencé à me méfier des promesses des marques des grandes corporations, c'est à l'université que je suis devenu politisé, que je suis devenu conscient des forces de la mondialisation économique et que j'ai été mis en contact avec le domaine rapidement changeant de la technologie de l'information ; un outil qui s'est révélé être essentiel dans mon travail de justice post-tertiaire. C'est également durant cette période que les questions raciales et de multiculturalisme sont devenues des sujets de débats populaires avec les élections au parlement fédéral de Pauline Hanson, une petite femme d'affaire qui plus tard a fondé le Parti isolationniste de droite. 'One Nation'.

'One Nation' en soi était une réaction aux effets négatifs de la mondialisation, particulièrement en milieu rural australien. Parmi ceux qui ont voté pour 'One Nation', il y avait certainement d'anciens employés de compagnies locales et multinationales ayant été mis à pied parce que les opérations avaient été transférées ou sous-contractées outre-mer, principalement en Asie où la fabrication est à la fois meilleur marché et de meilleure qualité. Hanson a touché un nerf sensible chez la population lorsqu'elle a annoncé que 'One Nation' réindustrialiserait l'Australie et s'engagerait dans

des programmes autosuffisants'. Alors que la chasse ouverte fut ultérieurement déclarée contre les autochtones, les asiatiques, les immigrants et les réfugiés, j'ai réalisé que la marginalisation atteignait de plus en plus de personnes. Les immigrants ainsi que les Australiens nés à l'étranger non seulement ressentirent la rigueur d'une décennie de restructuration économique, mais en plus ils devinrent les boucs-émissaires de la perception populaire. De telles expériences, en plus du fait d'être engagées dans des discussions générées par la croissance du parti 'One Nation', ont contribué à politiser ma pensée et mes actions.

À la fin de mon premier diplôme j'étais engagé dans la politique sur le campus universitaire, me mêlant aux communistes, féministes et anciens catholiques. Même si j'étais associé à la gauche de la politique étudiante, j'ai gardé mes contacts avec les éléments conservateurs, particulièrement les conservateurs religieux. À un certain moment, j'ai même dirigé un groupe de catholiques asiatiques de droite, que j'ai tenté en vain de conscientiser. Grâce à mon engagement avec ce groupe j'ai connu le Mouvement international des étudiants catholiques d'Australie, un mouvement international qui a déjà mis l'accent sur l'importance de l'immersion, la contemplation et l'action en solidarité avec les pauvres. Surtout ceux en provenance des pays en voie de développement. Leur méthode m'a donné un outil d'analyse que j'utiliserai toute ma vie.

À cette époque, internet était au beau milieu d'une explosion technologique et commerciale. J'ai eu le privilège d'étudier un bon nombre d'éléments légaux et d'informatique auprès d'une faculté de droit dirigée par des conférenciers ayant été des pionniers de l'utilisation de la toile informatique pour augmenter l'accès à la loi et conscientiser la population, et ce à travers la banque de données de l'Institut d'information légale australasien (AustLII). J'ai été témoin de l'immense potentiel d'internet. Toutefois, par la suite, mon optimisme a été quelque peu tempéré à une réunion avec un étudiant latino-américain qui m'a ouvert les yeux sur l'existence du 'fossé digital' – l'écart grandissant entre les 'riches de l'information' et les 'pauvres de l'information'.

La mondialisation technologique nous accable à travers la prise de conscience des problèmes dans les pays en développement, mais celle-ci augmente aussi notre capacité à faire face à ces problèmes. La technologie de l'information et du transport, tous deux un produit et un moyen de mondialisation, offre aux privilégiés un accès sans précédent à l'information mondiale et a radicalement transformé la façon dont les militants sociaux s'organisent. La campagne contre l'Entente multilatérale sur les investissements (MAI) en 1998 ainsi que la campagne de solidarité pour le Timor oriental au début de la violence post-indépendance, dans laquelle je suis devenu intimement engagé, ont utilisé internet et d'autres outils de communication afin de mobiliser les gens dans un très

court délai.

Pendant un court moment, la mondialisation économique a contribué à creuser sa propre tombe avec internet et les téléphones cellulaires qui permettaient de mobiliser, contre la mondialisation elle-même, les gens mécontents. Encouragée par le succès de la campagne MAI et les protestations de Seattle en 1999 contre l'Organisation mondiale du commerce, la passion antimondialiste a atteint son sommet au tournant du siècle. Je suis devenu engagé dans ce qui a été appelé les protestations « SII » contre le Sommet de l'Asie-Pacifique du Forum économique mondial qui s'est tenu à Melbourne en Australie en 2000. SII a marqué le début australien d'une série d'actions globales contre l'agenda des institutions néolibérales. SII a été un tournant décisif dans ma perception du rôle des médias et des forces policières pour contrôler les forces dissidentes et renforcer le statu quo ainsi que dans ma compréhension des stratégies et méthodes organisationnelles communautaires émergentes. Mon parti pris en faveur des marginalisés et des gens de la base en a été renforcé.

SII est devenu l'événement particulier le plus significatif des dernières années pour ceux et celles qui ont été affectés ou inquiets des excès du capitalisme mondial. SII a rassemblé des groupes divers cherchant des alternatives aux visions mondiales simplistes du mondialisme néolibéral et du nationalisme hansonite. SII, en tant qu'acte de dissidence publique, a été révolutionnaire en ce qu'il a aidé à détruire la doctrine téléologique de mondialisation comme étant inévitable et a contribué à créer un espace pour l'émergence du Forum social mondial (WSF), une stratégie en développement pour rassembler les différentes communautés du monde entier.

Un autre aspect significatif de cet événement c'est qu'il a été la première action de ce genre qui ait été un succès sans la présence d'une structure centrale commune – comme par exemple le mouvement populaire pour le désarmement nucléaire des années 80. Le nouveau mouvement social a fonctionné parce que les participants ont appris à exploiter la technologie comme un outil organisationnel et comme un moyen de disséminer l'information. Lorsque l'information est devenue disponible gratuitement, différents groupes autonomes ont été capables d'identifier les 'trous' et ont indépendamment mis en place des stratégies sans avoir besoin d'être ralliés par une organisation centrale commune ou un parti d'avant-garde.

L'année suivante, inspiré par les possibilités sociales qui se sont révélées suite au SII, j'ai décidé que j'avais besoin de réfléchir plus avant sur la mondialisation et je me suis inscrit à un cours de maîtrise en relations internationales. Durant cette période, les cours et même les diplômes se spécialisant sur la mondialisation ont commencé à faire leur apparition dans les programmes universitaires. Les débats concernant une prolifération de questions sur la mondialisation étaient profonds et ouverts. Personne ne pouvait avoir prévu que ces débats qui avaient lieu depuis le milieu des années 90

***La mondialisation
technologique nous
accable à travers la
prise de conscience des
problèmes dans les pays
en développement, mais
celle-ci augmente aussi
notre capacité à faire
face à ces problèmes***

pourraient si soudainement disparaître suite à deux événements non liés qui ont eu lieu en août et en septembre 2001.

Les tenants de la vision du monde néolibéral soutenaient l'idée d'une rapide intégration mondiale. Mais ils n'avaient pas envisagé que les visages des pauvres désespérés et en colère viendraient un jour les hanter. En août 2001, la controverse sur les 403 demandeurs d'asile en route pour l'Australie, rescapés en mer par un navire norvégien, le « MV Tampa », a été la cause de beaucoup d'anxiété pour de nombreux Australiens. Quelques semaines plus tard, lors du premier anniversaire de SII, des avions commerciaux contrôlés par des terroristes s'écrasaient contre les tours jumelles du World Trade Center et contre le Pentagone, prouvant que même l'insécurité pouvaient être mondialisée. Le gouvernement a réagi à ces événements avec peu de sympathie, tout d'abord en transformant radicalement un régime de protection de frontière en forteresse puis en se joignant plus tard aux États-Unis pour envahir l'Afghanistan et l'Iraq. À ce moment-là, la plupart des militants internationaux avaient porté leur attention vers des questions touchant les réfugiés et la guerre. Alors que le lien entre la guerre, la sécurité énergétique et le capitalisme mondial devenait clair à mes yeux, j'ai concentré mes efforts en vue de bâtir le mouvement pour la paix et afin d'aider à organiser les rallyes mondiaux pour la paix de février 2003. Cela a été un moment extraordinaire avec la participation de la communauté politique atteignant des niveaux jamais vus partout dans le monde. Bien que cela n'ait pas été suffisant pour changer les politiques étrangères, cela a suffi pour offrir de l'espoir à plusieurs, à savoir que la mondialisation pouvait, avec un peu de travail sérieux, se transformer en force agissant pour la justice.

Commentaire

La mondialisation est un peu un mélange pour les pauvres, les marginalisés et les gens œuvrant pour la justice. Les conséquences de la culture australienne ont, elles aussi, été mêlées, en même temps que le potentiel de coexistence religieuse. La connaissance du monde extérieur, aidée par l'organisation internationale du Haut commissariat pour les réfugiés, nous ont amenés, moi et ma famille vers un 'premier monde' où nous avons été traités parfois comme si nous faisions parti du 'tiers-monde'. La culture populaire américaine a créé des habitudes de consommation artificielle, mais elle m'a également aidé à développer mon esprit critique, ma foi et ma façon d'agir. Les effets de la restructuration économique et les habitudes de migration ont généré une violente réaction populaire, mais cela m'a également incité à embrasser la pluralité et à participer plus activement au mouvement pour la justice et la démocratie mondiales.

Ce que mon histoire suggère c'est que la mondialisation n'est pas une force unidirectionnelle ou unidimensionnelle.

Les interactions entre le mondial et le local se produisent de façons complexes. Bien que ne voulant pas sous-estimer la réalité des déséquilibres du pouvoir – la domination des économiquement forts sur les économiquement faibles et des savants sur les ignorants – il est important de souligner que les gens n'absorbent pas passivement les influences extérieures, mais s'engagent avec celles-ci dans un processus de résistance, d'incorporation et de collaboration. L'Australie, par exemple, a été en première place avec les États-Unis et le Royaume-Uni pour promouvoir une idéologie et une pratique néolibérales. Nous avons également embrassé et incorporé de nombreux aspects de la culture étrangère, mais nous avons résisté à ce qui nous semblait saper nos précieux mythes nationaux – telle la notion de l'équité sociale.

Ce que mon histoire suggère c'est que la mondialisation n'est pas une force unidirectionnelle ou unidimensionnelle

Parallèlement aux négociations verticales ayant lieu entre le mondial et le local, il existe aussi des tensions et des négociations qui ont lieu dans les profondeurs de nos esprits et horizontalement parmi les groupes sociaux locaux. Mon chemin a été un long processus allant de la passivité à l'action, de l'ignorance à l'attention et du doute à la foi. Mais il aurait pu être différent. Les réponses des gens face à la mondialisation varient et vont dépendre d'une combinaison de circonstances, de chance et de visions du monde. En faisant face aux questions de justice et de coexistence religieuse, j'ai appris que cela n'aide pas de diaboliser un peuple qui s'oppose à mon agenda de justice sociale. Bien que je serai prudent de ne pas sous-estimer les influences des groupes idéologiques de droite organisés, ces oppositions sont, plus souvent qu'autrement, des expressions d'anxiété de la part de personnes ordinaires tentant de donner un sens à un monde en changement.

Ce ne sont pas uniquement les marginalisés qui ressentent cette anxiété, mais aussi une grande partie de la population australienne. Plus particulièrement suite aux actions antimondialistes, l'incident de la Tampa et les attaques terroristes du 11 septembre, la majeure partie de l'Australie est devenue de plus en plus consciente qu'il y a des gagnants et des perdants dans le nouvel ordre mondial. Ces tensions vont peut-être inciter certaines personnes à travailler pour la justice sociale. Quelques-uns peuvent se sentir justifiés dans leur vision du monde actuel. D'autres se tourneront vers l'extrémisme ou le fondamentalisme pour chercher des réponses.

L'anxiété générée par la mondialisation a produit une réaction violente dans certains endroits ouvertement xénophobes et conservateurs en ce sens qu'ils perçoivent la mondialisation comme étant une menace envers une façon commune, homogène et bien délimitée de vivre. Pour le moment, ces forces semblent avoir établi une alliance avec le gouvernement contre la plus grande menace, réelle ou non, du terrorisme mondial et de l'islamisme radical. Le gouvernement est en avance quant à son habileté à accommoder ces forces, soit en adoptant certaines de leurs visions allant du bien-être social jusqu'à l'immigration. Avec un certain recul, les fréquents chocs violents entre les

protestataires contre le racisme et les pro-racistes du parti naissant 'One Nation' ont été contre-producteurs. J'ai réalisé que cela ne suffisait pas d'articuler explicitement une opposition contre les excès du capitalisme mondial ou de ses effets pervers ; nous devons faire preuve de sensibilité et adopter une approche plus proactive envers les différentes visions du monde qui sous-tendent les exigences du peuple.

Il y a aussi un urgent besoin de confronter les tensions parmi nous, c'est-à-dire entre personnes de confessions et allégeances politiques différentes travaillant pour une mondialisation démocratique équitable. Mon engagement dans SII et dans le mouvement pour la paix m'a mené à faire la promotion d'un « dialogue pratique » comme étant l'un de nos meilleurs espoirs pour le développement d'une articulation cohérente et d'une stratégie contre les formes de mondialisation qui promeuvent les inégalités et/ou la terreur. Dans le contexte interreligieux, le dialogue pratique engage divers groupes motivés par leurs antécédents religieux à travailler ensemble pour un projet particulier. À un niveau plus général, cela peut vouloir dire le rassemblement de personnes en provenance d'allégeances politiques et de confessions religieuses différentes dans l'espoir d'un monde meilleur.

Nous avons déjà vu le développement et l'évolution d'un tel espace pour un dialogue pratique et respectueux entre plusieurs groupes – le Forum social mondial. Contrairement au mouvement des pays en voie de développement non-alignés et aux 'contre-sommets' des ONG dans les années 90, le FSM est large, diversifié et appuyé par les communautés à la base. Au cours du FSM on pouvait trouver à tout moment des plénières, des conférences, des ateliers, des événements culturels, des expositions, des manifestations et des performances artistiques qui se chevauchaient et se faisaient compétition ; il en allait de même avec les rassemblements informels qui prenaient place spontanément sur les lieux du Forum. À l'intérieur du processus du FSM, le dialogue a également pris place entre les marginalisés et ceux qui cherchaient à défendre leurs intérêts. Il y a encore beaucoup de chemin à faire, mais c'est un début.

Finalement, nous devons aussi reconnaître le besoin d'un 'dialogue' avec la technologie. Avec toute mon expérience sur internet et malgré le manque actuel d'accessibilité universelle, j'en suis venu à apprécier le potentiel qu'internet a pour produire des avancées conceptuelles et organisationnelles au service de la justice sociale. La technologie ne facilite pas seulement de nouvelles formes d'organisations humaines, mais inspire également de nouvelles pratiques et idées. Les projets internet comme Wikipedia ont réussi à unir, à travers des projets, des individus et des communautés en ligne qui sont en perpétuel changement. Wikipedia défie la logique commune parce qu'il semble être un effort de collaboration chaotique pour créer une encyclopédie gratuite qui soit crédible, le tout fondé sur l'idée que chaque personne entrant sur le site peut changer n'importe quelle donnée, et ce même anonymement. Comme le démontrent certains

courants parmi les mouvements sociaux, les développements sur internet peuvent fertiliser des développements sur le terrain. Dans un monde de plus en plus complexe et pluraliste, des idées qui autrefois semblaient impraticables ou une 'recette pour l'anarchie' deviennent, de jour en jour, de plus en plus alléchantes.

Original anglais

Traduit par Christine Gauthier

Minh Nguyen

Uniya Jesuit Social Justice Centre

PO Box 522

Kings Cross NSW 1340 – AUSTRALIE

<minh.nguyen@uniya.org>

UNE FEMME, JUSTE UNE FEMME

Luz Traslaviña¹

« Nulle ne choisit le pays où elle naît ; mais elle aime le pays où elle est née (...).

Personne ne peut se fermer les yeux, se boucher les oreilles, devenir muet ni se couper les mains (...).

Nous ne choisissons pas le moment où nous venons au monde : cependant, nous pouvons faire le monde dans lequel naîtra et grandira la semence que nous portons en nous ».

(Nul ne choisit, Gioconda Belli)

J e n'ai pas pu, tout au long de ma vie, m'accorder la permission de tirer du silence intérieur l'horreur et l'espérance qui m'ont accompagnée. Aujourd'hui, comme stratégie de lutte contre l'oppression et pour la construction du rêve magique de cette espérance obstinée qui m'anime, je me permets d'exprimer ce qui pour moi est important et nécessaire pour verbaliser et pour partager, même au risque de ne pouvoir tout dire.

J'ai passé des années à parcourir le monde, jusque dans ses moindres recoins. J'y ai pris des idées, j'en ai prêté, on m'en a prêté, je les ai recueillies, on me les a offertes. Après tout, je crois qu'il n'existe pas d'idées nouvelles, mais plutôt de nouvelles formes de les sentir, de les savourer et de les assumer, au fond de les expérimenter. Comment cohabiter avec ces idées, comment les vivre en quelque nuit magique de folie d'amour, dans quelque fragment d'univers où je me trouve ? Comment développer mes idées au temps où se faisait la guerre, se taisait la paix, où nous pleurons les morts, où nous cherchions les disparus et disparues, les miens et les miennes, ceux des autres ? Enfin, comment alimenter la croissance de ces idées, de ces aspirations nouvelles, pendant que nous vivions avec les mêmes

¹Née en Colombie, Luz est une exilée politique, éducatrice et sociologue. Elle vit et travaille actuellement à Bilbao à « L'Auberge des Baisers ».

menaces et avec l'impressionnante peur d'être seules dans le silence, ou parfois accompagnées. Malgré tout, nous sentions de nouvelles possibilités et nos nouvelles forces, nos rêves magiques d'aimer, d'être nous-mêmes et de chercher à être avec d'autres.... Pendant ce temps, l'espérance historique était là, la projection de cette possible et urgente altérité nous faisait signe. J'ai poursuivi sans me résigner, et mon cri persiste, se fait plus strident dans ce monde de globalisation. Un cri de rejet du fait d'être simplement un survivant, un cri pour continuer d'être vivant pour les survivants et survivantes de l'oppression.

Le cri naît de la colère, non de la quiétude de la raison ; il ne naît pas du fait de tenir en repos la capacité d'étonnement, la tendresse... L'on crie parce que la dissonance se maintient année après année, siècle après siècle ; c'est l'angoisse de l'humanité et de la pauvreté, de la discrimination, de se dresser contre les guerres, au nom de la paix et des démocraties, de l'oppression du foyer, du stress du bureau, de la violence contre les femmes, des génocides, des exterminations de femmes, de la globalisation du pouvoir qui construit la mort au lieu de légitimer la vie.

Mon cri, mon pays

Mon cri n'est pas seulement pour l'horreur ni parce que j'ai affronté la mort, cette toile d'araignée construite par les puissants, les maîtres du monde, les globalisateurs de la misère. C'est un cri que je porte en moi depuis petite fille. Demeure encore l'écho du cri des miens, mon père, ma mère, mes frères et sœurs, les exclus et exclues de mon quartier, qui sont les mêmes exclus du quartier que j'occupe aujourd'hui, quarante-trois ans après dans cette Europe postmoderne. Le cri de « Halte à l'exclusion ! »

Naître au sein d'une famille où le privé était politique marqua ma propre forme de vie, lui donna un sens. De même, être née sur une terre, comme tant d'autres en Amérique Latine, en guerre perpétuelle, exploitation et misère ont fait de moi une femme en constante confrontation avec mon être social, avec mon être politique, avec mon être amoureux, avec mon être tendre et mon être femme. Je ne me souviens pas m'être sentie triste ou avoir réclamé pour un jouet que je n'avais pas, pour l'absence d'une bonne friandise ou pour du chocolat ; en revanche, je me souviens encore aujourd'hui les blessures qui se portent à l'intérieur, la douleur pour les constants assauts et la violence générée par les autorités du supposé ordre, par les stabilisateurs du pouvoir, quand il arrivaient à la maison à cinq heures du matin. Ils retournaient tout, nous menaçaient, nous rappelaient que le droit de lutter pour la recherche d'un monde meilleur était objet de persécutions. À l'âge de six ou sept ans, voir partir ma mère ou mon père ou mes frères sous l'œil d'un fusil, sans savoir où ils allaient, sans savoir comment me remettre du choc et comment aider les autres, ceux qui restaient près de moi, choqués, à se remettre... cela me faisait souffrir. Au fond

l'incertitude de savoir si les autres reviendraient. Que faire ? Seul un cri me donnait quelque garantie de sécurité, espérant que cette visite serait la dernière. Il n'y en eut pas qu'une, il y en eut beaucoup, tellement.

Cependant, ce cri a servi. Encore aujourd'hui, je suis incapable de parler d'un moi sans un nous. Le renforcement de mon individualité a été nécessaire, mais par dessus tout j'ai appris que seule l'action collective peut générer des changements politiques, sociaux, éthiques, économiques et humains.

*L'on crie parce que
la dissonance se
maintient année
après année, siècle
après siècle*

J'ai grandi, et avec moi le cri s'est rivé à la possibilité d'une issue ; pour cela, je me refusais et me suis toujours refusée de faire taire une alternative, la négation du fait qu'un autre monde est possible. J'ai défié cette possibilité en me liant pendant des années, dans le pays qui me vit naître et me laissa grandir, la Colombie, à la dénonciation des constantes violations des droits

de l'homme. Je le fis dans le syndicat des éducateurs et éducatrices, accompagnant les familles des prisonniers politiques, exigeant le respect de leur vie et de leurs droits dans les prisons, accompagnant nombre d'entre eux pour chercher les leurs dans les décharges, au bord des routes, au bout du monde. Et souvent ils n'apparaissaient pas, le doute sur leur existence les tenaillait, sur le lieu où ils seraient : vivants ils les avaient pris, vivants nous les voulions.

Nous ne dédaignons pas rêver. Chaque jour passé à chercher nous permettait de reconstruire et de recomposer le paysage avec un groupe des nôtres. Nous faisons de l'école quelque chose de plus qu'un espace pour l'enseignement, nous le remplissons d'imagination, de jeux, de caresses intérieures et aimantes, de joie, de sourire et de semences de tendresse, pour que ceux qui viendraient puissent retrouver l'enfance, le jeu et la permission d'être soi, de sentir la vie et ce qui lui donne sens. Ils étaient fils et filles de travailleuses sexuelles, de femmes qui avaient fui la guerre, de femmes marginalisées de tout et de rien, ils étaient enfants sans pères ni mères. Qui les leurs avaient arrachés ? La guerre, la misère, la faim et l'impunité.

Parfois, nous nous demandions comment nous pourrions saisir l'illusion et l'empoigner à pleine main, de manière à ce que ne nous en échappe aucune parcelle. Ceci arrivait quand résonnaient des rumeurs d'accords ou de propositions de paix, de sorties politiques au conflit, ou quand apparaissait un nouveau mouvement politique, qui nous permettait de deviner une sensation pareille à celle que l'on sent au sortir dans la rue sèche après le déluge. Nous nous sentions irréelles, nous sentions se renverser la vie. Quand peu après le pouvoir réduisait au silence d'une manière cruelle ces mouvements et espérances, l'incertitude faisait son retour sur la scène et avec elle les fusils, gonflés comme des globes ; de nouveau le paradoxe. Le système démocratique où s'exerçaient ces techniques sophistiquées de répression contre les opposants, déclarait son dispositif « légal » ou illégal et faisait taire tout désir d'espérance.

Penser à la Colombie depuis la perspective du cri revenait à la penser depuis la perspective du faire... Le faire constituait notre point de départ dans un monde qui nous niait, l'unique

monde que nous connaissons. Depuis l'État était semée une politique de terreur. Les espaces réels de participation furent fermés et on enferma ceux qui préconisaient d'autres formes de défense de la vie. Cette même politique servit de légitimation et de revitalisation permanente pour la conviction de ceux qui croyaient uniquement à une issue violente pour les problèmes du pays.

Il est douloureux de se souvenir des crimes de nos peuples (Afrique du Sud, Amérique Centrale, Chili et Argentine) ; de se souvenir de l'histoire de douleur des autres, qui est aussi la mienne propre... C'est cela la globalisation que j'ai connue depuis petite fille. Et bien que mon père me racontât des contes de fées, ma mère refusait que j'y croie, et elle me répétait toujours l'histoire de ceux qui vivaient dans d'autres parties du monde, partageant les mêmes angoisses et manques que nous.

Malgré tout, j'ai pu rire au milieu de tant de tristesse, je grimpai au toit de mon optimisme depuis lequel mon silence a crié, et là, dans mon bout de territoire, dans mon pays, ma vie aussi coulait comme un festival alors que grandissaient en moi la capacité d'étonnement, de tendresse et le désir de caresser plus la vie.

Exil, perte et rencontre

Le prix à payer pour avoir fait front à la violence systématique, à la globalisation de la douleur et au génocide a été pour beaucoup l'exil, pour d'autres la mort ou la disparition. Un exil qui porte avec lui les pertes humaines que nous avons laissées derrière nous, nos frères et sœurs, amis, cousines et cousins... et les autres pertes : renoncer à notre géographie, au climat, aux odeurs, à la gastronomie, au paysage, au tissu social et culturel, à tisser le présent avec les nôtres, à être vivants et pouvoir cheminer, trébucher et nous relever en même temps que notre peuple.

Aux commencements de l'exil, les larmes se révélèrent inévitables et pourtant plaisantes. La douleur de ce que j'avais laissé, de ce qu'ils avaient dérobé, la difficulté de renouer avec mon corps de femme, mon être exilé ou immigrant. La peur et l'anxiété se disputaient la suprématie. Je savais que j'étais préparée à tout, en particulier à convertir toutes les circonstances et adversités en ressource, pour me fortifier et croître au côté des autres. Il était clair pour moi qu'il n'y avait pas de place pour de nouvelles douleurs, que nous avions déjà tout ressenti. Cependant, c'est là que prenaient source et reposaient notre pouvoir, notre capacité d'étonnement, de tendresse et le désir d'atteindre l'espérance obstinée qui m'animait, le plaisir de savoir qu'*un autre monde est possible*.

Ainsi je me frayais un chemin dans le premier pays qui m'accueillait, la Suède. Je me liais, pour travailler, aux jeunes latinos « désadaptés sociaux », si pour désadaptation l'on peut entendre le fait de ne pas être parvenu à comprendre pourquoi, enfant, tu as dû quitter ton pays, sachant l'impunité avec laquelle ont été traités les tiens.

Ces jeunes avaient tardé à comprendre l'absurdité et le non-sens des actes de leurs gouvernements violents et inhumains. Là aussi j'entretins le désir qu'une autre Colombie fut possible, travaillant avec un groupe de Colombiens et Colombiennes à organiser des groupes pour les droits de l'homme en Colombie. Des contacts se nouèrent, on parla... même si ce fut seulement le réveil de cet insignifiant respect de la vie et de la dignité... ce fut peu, ce fut quelque chose. L'important, c'est que nous le faisions avec plaisir et attachement à la vie. Avons-nous avancé ? Ceux qui eurent le courage de proposer et de parier le diraient, mais le savent aussi ceux qui eurent la capacité d'écraser les propositions à la pointe du fusil et par la violence. Après tout, ce sont les mêmes qui aujourd'hui continuent de légitimer les crimes contre l'humanité, les mêmes qui, légitimés par ceux qui globalisent le pouvoir et la guerre, promeuvent le crime, se nient à chercher un code de droit universel qui permettrait de punir comme crime de droit international les attentats massifs commis pour des raisons politiques, non seulement en Colombie, mais aussi dans d'autres parties du monde.

En Suède, comme n'importe quel autre immigré, mon quotidien passait dans les différents emplois qui sont toujours ouverts à nous autres, immigrés : nettoyage, garde des enfants, présence auprès des personnes âgées.

Ceci me permit de m'impliquer aussi avec des femmes immigrées comme moi. Rendues plus fortes par chaque obstacle, nous nous présentions devant chaque imprévu plus attentives, plus lucides et plus amoureuses, mais surtout, plus courageuses devant cette conjoncture planétaire de transition merveilleuse où s'impose une politique de la peur et du conformisme qui passe les frontières.

Déterminée à vivre pleinement, sans être indifférente à notre Amérique, je passai quelques années de cet exil à la retrouver à travers les réalités du Pérou et de l'Équateur, où je me liais avec des femmes de la campagne, des quartiers populaires et des prisons. Là mon cri continuait de me déranger, s'unissant à celui de ces femmes qui n'avaient pas non plus voulu hypothéquer leur vie à la soumission et à la résignation. Au contraire, elles avaient pris garde que le feu ne s'éteigne pas, le faisant foyer, de manière à ce que le vent des adversités le ravive toujours davantage. Je m'unis à elles. Il était nécessaire de mûrir, sans perdre la capacité de profiter, de préserver les envies de jouer que nous devons avoir dans ce monde qui empeste le sérieux, l'excessive solennité et la solitude. Ainsi, par une alliance entre femmes, nous redonnions sens aux espaces, nous synchronisions nos tâches, les mêmes que toujours : dénoncer l'impunité, nous révéler à nous-mêmes comme un barrage face au génocide des femmes, face à la suppression de nos droits, et enfin nous permettre de danser au milieu de la tourmente, inventant de nouveaux oasis de paix où recommencer la vie.

Dans ce bout de notre Amérique, je constatai que les investisseurs de capital étaient les mêmes qu'en Colombie, les multinationales, les maîtresses du monde global. Celles-

Il est douloureux de se souvenir des crimes de nos peuples, de se souvenir de l'histoire de douleur des autres, qui est aussi la mienne propre

là qui dévoraient les espaces vitaux de notre *pacha mama*², la dilapidaient sans respecter son équilibre, payaient une misère aux ouvriers et ouvrières, violaient les droits des travailleurs et travailleuses et appuyaient le gouvernement du moment dans sa lutte pour le pouvoir.

Dans cette partie de notre Amérique, je me trouvai de nouveau confrontée aux anciennes dissonances : un murmure inarticulé de mécontentement, le mien et le leur, celui des femmes, les larmes de frustration, le rugissement de la furie, la confusion, la vibration critique, une aspiration, une joie pleine, un s'extasier devant le sourire de cet enfant qui, entre son innocence et son astuce, me transmettait son jeu et son désir de vie, un tisser et bercer les rêves avec les femmes devant l'horreur et la magie de la vie.

Je revins de nouveau en Suède. Là, je renouai de nouveau avec mon cri, qui tant d'années après ne demande plus aucune justification. Et commença la guerre du Golfe Persique. De nouveau les États-Unis légitimaient le fait que les armes garantissent la sécurité, la fausse illusion de sécurité dérivée d'un plus grand potentiel d'armement. La même illusion qui avait conduit à deux guerres mondiales et à des millions de victimes s'imposait dans un contexte de tensions croissantes et de crise économique globale. Incoercible et vorace volonté d'expansion, de légitimation de budgets militaires dans le monde. On parlait de paix mais on préparait le déploiement de stratégies de confrontation : dans la politique intérieure de chaque pays, une plus grande présence policière s'installait, une militarisation des jeunes, l'intimidation de la pensée politique indépendante, la restriction du droit à la libre expression et à l'information publique, l'endoctrinement et le massacre de la population. Bien plus, la concurrence était préférée à la coopération et au rapprochement des peuples, la force du pouvoir à la justice. De cette façon, nous étions gagnés tôt ou tard par la méfiance et la légitimation du conflit et de la politique de défense. La globalisation de la peur rétrécit notre terre, la rendant peu sûre et intolérable pour les êtres humains.

À cette époque-là, je me rapprochai d'une plate-forme contre la globalisation avec le désir ardent de faire éclater l'imposition de ces chemins qui semaient la terreur et nous arrachaient à la vie et à son enchantement. Je continuai à y travailler pendant quelques années avec les miens, les sans papiers, les sans noms, les sans rien. Oui, ce sont eux les miens, les exclus de la globalisation, les misérables de l'Europe postmoderne, celle des vingt-cinq.

Errant et défiant tout pacte d'horreur qui nous coupait le passage, comme l'accord de Schengen, et voulant aller sous d'autres latitudes où je pourrais semer des rêves parmi de nouveaux champs de maïs, je me transférai à Bilbao, Pays Basque, État Espagnol, où aurait lieu en 1999 ma nouvelle réincarnation métisse. Je cherchais à vivre mes angoisses, mes désirs de rencontrer de nouveau la mystérieuse fertilité de ma vie. Je vécus une année de bouillonnement, créant,

me laissant porter par le plaisir, avec la sensation de vagues renversantes, prise par la joie, me sentant moi-même avec d'autres et sentant que ces autres eux aussi étaient. Sans souci, avec seulement la rumeur de la vie et d'une femme qui m'accompagna dans l'exorcisme de quelques douleurs pour reconstruire le casse-tête de l'espérance. Ce fut avec elle et quelques autres que nous avons fini par créer une plate-forme contre la dette externe. Nous avons tout fait, le cri prit forme, nous avons suffoqué pour la énième fois les structures de pouvoir endurcies par l'avarice et l'incapacité à s'étonner, cet axe global qui s'impose chaque fois davantage, cherchant à nous emprisonner et à nous abandonner à chaque étape incertaine, mettant en doute la possibilité d'une possible altérité. Ce furent des jours irrépressibles, nous petit-déjeunions d'amour, nous déjeunions de baisers, nous dînions de caresses, nous nous entendions tous et toutes, nous étions emprisonnés par le désir de dénoncer et de reconnaître que nous sommes capables d'incarner une fête dans l'univers où les coordonnées signaleraient toujours la solidarité, l'étonnement, la douceur et la profondeur d'être.

Attentive à ne pas vivre avec indifférence face à notre continent, je revins en Amérique Centrale, cet espace capté par les usines de soustraction, les répressions et l'endémie de l'économie globale. La même terre soumise à une exploitation sans scrupules, précaire, qui lui a retiré d'énormes espaces de dignité humaine. Au Guatemala, j'ai travaillé pendant deux ans

aux côtés d'un peuple qui cherchait les siens au cri de « où sont-ils ? ». Avec le poing de femmes et d'hommes, nous avons reconstruit un toit social défait par les puissants, durant la guerre. De nos mains, et en lien avec divers groupes, nous avons recréé le droit de déterrer ceux qu'on avait cachés dans les fosses communes, et de les enterrer de nouveau avec dignité. En même temps, avec d'autres, nous avons reconstruit des bribes de rencontres entre ceux qui avaient été impliqués dans la guerre, menacés ou ayant reçu des ordres pour la faire, les uns d'un bord, les autres de l'autre. Avec eux, nous avons appris à cheminer par les sentiers de la réconciliation, apprenant à discerner ce en quoi consiste la réparation, le pardon et l'oubli. J'ai consacré un peu de mon temps à de belles femmes, de tous états et conditions, avec tous types de difficultés. Avec elles, j'ai alimenté et préservé mon identité et la leur, le droit à être soi-même. Avec elles, chacune allant à son rythme, – aussi différent soit-il – et profitant des itinéraires de nos vies, nous avons cheminé la main dans la main, évitant de tomber dans le piège de penser que le but était à la fin du chemin, quand nous savions bien qu'il était dilué sur toute la longueur de l'itinéraire. Avec elles j'ai appris qu'il est probable que beaucoup de choses ne changeront pas au dehors, mais à l'intérieur de nous-mêmes et de nos communautés s'opère déjà une transformation, aussi petite soit-elle, et nous

²*Pacha mama* est un mot Quechua utilisé par les habitants originaires d'Amérique Latine, et qui signifie Terre Mère.

pouvons être sûrs que nous vivons dans un monde où a été semée une nouvelle graine d'humanité.

De retour, je rangeai de nouveau ma vie à Bilbao. Je me reposai et appliquai les enseignements de la grand-mère indigène, chaque jour est une montagne à gravir sans hâte ni pause. Et là, comme toujours, je me sentis cheminer vers le futur sans oublier de vivre le présent. Mon âme restait là, sans se laisser domestiquer, m'invitant de nouveau à la plénitude et à continuer à être la locataire permanente de la solidarité, de l'étonnement et de la douceur, à vivre l'amour sans conditions. Accompagnée et proche de nouveau de la femme et de beaucoup d'autres femmes, aidée par des hommes aussi, je me souvins que la liberté est plus grande dans la mesure où se réduisent nos nécessités.

Alors, nous nous sommes mis à la tâche folle – comme toujours nous construisions en groupe – de construire un foyer pour vivre avec ceux et celles que le monde global a dépouillé de logement, d'affection, de santé, de nourriture, enfin, de tout. Nous avons ouvert l'Auberge des Baisers, un espace où nous nous rencontrons pour reposer nos corps mis en pièces, dispersés, et nos âmes dédaignées, endolories, en lambeaux, par tant d'horreurs causées et pour tant d'horreurs imposées par la drogue, l'alcool, la pauvreté, la maltraitance, la solitude. Dans notre maison, nous apprenions à nous donner de nouvelles opportunités. Heureusement le temps et les erreurs, les nôtres et celles des autres, sont didactiques. Ainsi, avec elles, nous faisons des pas en avant, nous évitons les aberrations de l'impunité imposée par le monde global et parfois nous nous arrêtons sur le bord de l'abîme pour partager, donner, cheminer, avec chutes comprises, caresser des rêves chaque matin, porter et transporter d'autres. C'est la seule manière de nous protéger. Mais ils ne créent pas. Parfois l'un ou l'autre des trente-six que nous sommes (dans trois petites et humbles maisons) se risque à incarner les rêves, et alors éclate la fête dans l'Auberge des Baisers, cette fête qui donne saveur dedans et dehors. Dans l'auberge la vie coule avec dureté, mais elle est aussi un festival de croissance. Sans doute, vivre et parier sur la vie vaut la peine en ce lieu. Ici la consigne que j'ai créée en Colombie retrouve sa vigueur, bien des années après, auprès de ces personnes : à la vie enfin, nous donnerons tout ; à la mort jamais nous ne donnerons rien.

Une montagne, sans hâte ni pause

Aujourd'hui, en 2005, je suis toujours à Bilbao, à l'Auberge des Baisers, avec cette nécessité intransigeante de ne jamais admettre qu'un autre monde n'est pas possible. Je continue d'être une colombe en cage, stimulant parfois la vie en moi ou à l'Auberge, me chargeant du fardeau de mes préoccupations et de celles des autres, et parfois le déchargeant sur les amis qui partagent mes secrets intimes, mes désirs réprimés, les mêmes que les leurs ; nous rêvons que dans le lac de la vie commencent à flotter de petites parcelles d'humanité, dépourvues de la peur que l'ancre du compromis ne nous empêche de voler

quand nous parviendrons à devenir des oiseaux ou des papillons livrés à la magie de la vie.

Je continue de vivre le monde global à chaque instant, celui qui me renvoie dans la tourmente de la guerre, du gâchis, de l'avarice, du non sens, celui qui traverse mon être magique cherchant à négocier avec lui, défiant mon enchantement pour la vie. Malgré tout, je sais qu'il existe, même si c'est peu, des lieux où vivre comme une personne décente, avec un certain sentiment d'intégrité et d'espérance, avec une certaine éthique de vie, sans renoncer au mondain, mais sans me laisser attraper non plus par lui jusqu'au point de me laisser absorber jusqu'à ces espaces de misère vorace. Je me permets seulement de rester consciente, parce que vivre un seul jour sans la conscience d'être vivante serait une haute trahison contre moi-même.

En ces temps où la seule certitude est l'incertain, me sentir consciemment vivante me permet de m'intégrer dans mon intérieur ainsi qu'avec les autres. Depuis ce lieu, je prépare des stratégies pour survivre et dépasser les situations d'incertitude généralisée, pour tirer profit à la fois de mes crises et de celles du monde, abondantes en ce changement de millénaire.

Je ne termine pas sans remercier depuis l'immensité de ma vie, toutes les femmes du monde, en particulier celles que j'ai embrassées et qui m'ont embrassée tout au long de ces années, toutes celles qui m'ont aidée à parvenir à être moi et nous mêmes, malgré tout. Un baiser à tous les hommes et toutes les femmes complices de notre rêve, chanteurs et danseurs du chant, et l'ensemble de l'autre monde possible.

J'ai écrit cet article dans la Grotte de Manrèse, lors d'une rencontre de danse contemplative, avec l'intuition que le fait d'entrer dans notre divin intérieur nous ouvre de nouvelles possibilités pour la rencontre et le défi de nous rendre à nouveau maîtres de nos vies³.

Que le baiser de la vie vous accompagne en tous temps et lieux.

Original espagnol
Traduit par Guilhem Causse SJ

Luz Traslaviña
Grotte de Manrèse
ESPAGNE

³Ces fils ont pu être tissés à nouveau grâce à Carmen et à sa décision insistante de faire cohabiter chaque instant de ma vie, le savourant avec ferveur et simplicité. Avec elle et quelques autres, je garde la mémoire intacte dans ma rétine de nombreuses aubes. Merci aussi à Mentxu et à ceux qui ont eu l'audace de m'inviter à démêler les fils de mon histoire..

HOMMAGE AU PÈRE ALBERTO HURTADO SJ

ALBERTO HURTADO : SIGNE ET APÔTRE DE LA SOLIDARITÉ¹ Fernando Montes SJ

Le 18 août, jour anniversaire de la mort du Père Hurtado, est au Chili journée de la solidarité nationale. La figure de ce prêtre est devenue un symbole de don de soi et d'amour des pauvres et des démunis. Sa vie est un véritable modèle de solidarité évangélique

Très souvent au Chili nous avons opposé solidarité charitable et justice. Certains pensent qu'il est indécent de donner un plat de nourriture à un pauvre parce que cela ne résout pas le fond structurel du problème. La justice globale semble alors compter davantage que les personnes. Alberto Hurtado a compris qu'il était fondamental de donner un abri à un pauvre par une nuit d'hiver parce que le malheureux ne peut pas attendre le lendemain pour se protéger de la faim et du froid. Il a aussi perçu avec force qu'il fallait en même temps travailler pour la justice et le changement de structures. La charité et la justice ne s'opposent pas ; elles sont interdépendantes et complémentaires dès lors qu'il s'agit d'aider des personnes concrètes. Ce regard à double dimension est profondément chrétien.

Il a connu dans sa chair la pauvreté

Alberto Hurtado perdit son père étant enfant. La petite famille composée de la veuve et des deux enfants s'est retrouvée dans une situation économique précaire. Un long pèlerinage commença alors pour ce groupe qui dû vivre «greffé» chez des oncles et des parents. Les frères de doña Ana firent toujours montre de charité et de délicatesse pour ne pas leur reprocher cette situation qui n'en était pas moins douloureuse. Les enfants durent recourir à une bourse d'étude pour étudier à l'école. Il ne s'agissait certes pas de la pauvreté des marginaux mais peut-être était-ce plus humiliant encore, même s'ils ne manquaient pas de l'essentiel (instruction, nourriture, vêtements, logement).

Dans cette ambiance familiale, le futur jésuite apprit le respect et le souci des pauvres puisque sa mère

fréquentait assidûment un patronage de Pères Franciscains. Elle répétait souvent «*C'est bien d'avoir les mains jointes pour prier mais c'est encore mieux de les ouvrir pour donner*».

Première formation sociale

Ce qui néanmoins fut le plus déterminant dans la vie du P. Hurtado fut sa relation avec le P. Fernando Vives, son directeur spirituel au Collège San Ignacio. Cet homme était suffisamment perspicace pour sentir les changements planétaires qui rendaient absolument inadaptée la solution «paternaliste» au problème des pauvres. Il avait compris qu'il fallait réformer en profondeur les structures sociales et économiques du pays si l'on voulait éviter une explosion sociale. Il fallait former des meneurs ouvriers qui puissent agir dans l'intérêt des travailleurs sans dépendre de partis. Autour de ce prêtre on commença à parler ouvertement de la promotion d'un mouvement syndical. À cause de ces idées et ce discours étant fort audacieux, le professeur dû quitter plus d'une fois le Chili. Son deuxième exil l'éloigna de sa patrie pendant quatorze ans. De là où il se trouvait, il sut que son disciple était entré dans la

Compagnie de Jésus et il continua à le former à travers une correspondance débordante d'estime, de bon sens et de piété. On raconte qu'à son retour au Chili et peu avant de mourir, il aurait dit à ses amis : «*Moi je suis déjà vieux et fatigué...mais aidez celui qui doit venir après moi...* ». Il se référait à son disciple Alberto Hurtado qui voyageait alors en Europe après avoir fini ses études. Le grain était jeté en terre. La doctrine sociale de l'Église trouvait non seulement de nouvelles expressions et contenus mais aussi de nouveaux apôtres.

Le P. Hurtado avait assimilé et approfondi l'enseignement qu'il avait reçu au collège. Le thème qu'il choisit pour son mémoire d'avocat dénote un profond intérêt pour la question sociale : «*Le travail à domicile*». Il y insistait, entre autre, sur le rôle nécessaire de l'autorité pour établir des relations de travail équitables, ceci supposant que l'on soit particulièrement attentif aux plus faibles.

¹Cet article a été publié dans la revue *Mensaje* (1993) 42: 421, 353-357.

Évolution sociale d'un apôtre

À son retour au Chili, le P. Hurtado se lança dans un apostolat intense. Le tout nouveau docteur en éducation consacrait la plupart de ses forces à l'instruction et à la direction spirituelle. Des cours au Collège San Ignacio, à l'Université Catholique, et à l'école du soir installée près du collège, des conférences et des retraites remplissaient l'emploi du temps du jeune prêtre. Plus tard, il s'engagea à fond dans l'Action Catholique des jeunes. Dès le début on peut cependant souligner que la dimension sociale du christianisme fut au cœur de son message religieux. En ce sens, il fut vraiment un précurseur des grandes orientations de la Compagnie de Jésus au dernier quart du XX siècle. Il invitait sans cesse à ouvrir les yeux pour regarder en face la réalité sociale du pays et prendre conscience qu'elle heurtait de plein fouet le soi-disant christianisme de notre patrie. Le livre *Le Chili est-il un pays catholique ?* fut le fruit de cette expérience. Il accéléra la prise de conscience qu'il fallait changer en profondeur les habitudes, les valeurs et les structures générant l'injustice.

Le Foyer du Christ, l'Asich et la revue *Mensaje* (Message) : trois visages de la solidarité

Au cours des huit dernières années de sa vie, le P. Hurtado, sans délaisser son travail éducatif et spécifiquement spirituel, se consacra à la fondation de trois œuvres : Le Foyer du Christ, l'Asich et le Message. Pour saisir l'ampleur de sa solidarité il faut comprendre que ces trois fondations étaient des dimensions essentielles et complémentaires de son travail social. L'essor extraordinaire et providentiel du Foyer et la disparition ultérieure de l'Asich, a pu appauvrir, voire déformer la figure à multiples facettes de leur fondateur.

Au cours des huit dernières années de sa vie il se consacra à la fondation de trois œuvres : Le Foyer du Christ, l'Asich et « Mensaje »

Dans les dernières années, le P. Hurtado a précisé de plus en plus les conséquences de ses choix sociaux. Mais cette évolution s'est faite sans renier les aspects positifs des étapes précédentes. En se consacrant plus intensément au social il n'a pas pour autant abandonné son œuvre spirituelle ; en s'intéressant à l'action syndicale il n'a pas laissé les œuvres de charité ; en se tournant vers le monde de la culture et la création d'une nouvelle mentalité au niveau intellectuel et professionnel, il n'a pas coupé le contact avec les plus petits. Nous avançons parfois en effaçant nos

traces, comme si nous remplacions une étape par une autre. Le Père Hurtado, lui, a su intégrer et approfondir avec une grande cohérence l'ensemble de ses expériences.

Touché par la misère des plus pauvres, par les enfants abandonnés et par la pauvreté ambiante, le Père créa le Foyer en 1944. L'œuvre, marquée du sceau de son fondateur a continué à évoluer, en creusant des sillons et en ouvrant de manière extraordinaire des chemins de solidarité. Des foyers de mineurs, des centres de jour, des foyers de personnes âgées, des polycliniques, des hôpitaux, des ateliers de formation professionnelle et des logements ont fleuri du Nord au Sud du pays ; et un nombre incalculable d'institutions et d'initiatives, notamment Infocap – qui donne une formation professionnelle aux plus pauvres – des centres de réhabilitation de toxicomanes et d'alcooliques, etc., ont reçu le soutien de Foyer du Christ pour mener à bien leurs activités. La conscience solidaire du pays a trouvé dans cette institution fondée par le Père Hurtado un de ses meilleurs viviers.

Le P. Hurtado était toutefois toujours plus conscient que « *la charité commence là où finit la justice* ». Son livre phare *Humanisme Social* parut en 1947. Il y mit, selon ses mots, « *la substance de ce que je prêche depuis longtemps* ». Sans prétention dans la forme, sans recherche de nouveauté ou de précision scientifique, ce texte témoigne de ce qu'est la dimension sociale du christianisme. Cette année-là justement, le Père Hurtado fit un long séjour en Europe. Il eut l'occasion d'y rencontrer des personnalités tels que le Cardinal Suhard et de découvrir l'expérience des prêtres ouvriers, qui le marqua profondément. Il rencontra le Père Général de la Compagnie de Jésus et le Pape Pie XII, qui l'encouragèrent dans son projet en vue de la formation et de l'organisation du monde ouvrier. De retour au Chili il créa l'Action Syndicale Chilienne (Asich) qui fut une étape importante dans l'évolution de l'apostolat du Père Hurtado. Nombre de ceux qui avaient suivi le Père jusqu'à la fondation du Foyer rejetèrent cette nouvelle initiative, inspirée par l'amour incarné du prochain.

En 1949, Le Père écrivit *L'ordre social chrétien* et l'année suivante son livre sur le syndicalisme.

Sa lutte pour la justice s'enracinait sans nul doute dans son amour profond pour le Seigneur et dans l'idée presque mystique que le pauvre est le Christ.

Il est révélateur de voir combien le Père Hurtado avait à cœur une inquiétude sociale délaissée par la formation religieuse traditionnelle la plus profonde. Il écrivait à un ami jésuite : « *Beaucoup de prêtres se rendent compte de*

Il eut l'occasion de découvrir l'expérience des prêtres ouvriers, qui le marqua profondément

l'immense apostasie du monde ouvrier par manque de témoignage de justice et de charité et cette vision les consume, à court terme elle va les laisser sans dirigeants réellement chrétiens ; il y aura des hommes avec une mystique sociale mais pas sociale et chrétienne ». Le Père Hurtado avait une vision de la justice claire sans être unilatérale puisqu'il sut intégrer de manière équilibrée les différentes dimensions du christianisme et nous donner ainsi une image à multiples facettes de la solidarité.

L'émergence d'une nouvelle culture faisant sentir son influence sur tous les domaines de la vie conduisit le Père Hurtado à transmettre aux intellectuels et aux monde professionnel une vision capable de peser sur les valeurs de la société. Nous parlerions aujourd'hui d'une évangélisation

de la culture. Pour relever ce défi, il créa, alors qu'il était déjà malade, la revue *Message*. Ce n'était là qu'une dimension supplémentaire de sa vision globale saisissant l'homme et la société dans toute leur complexité. Il souhaitait lancer un message chrétien au monde d'aujourd'hui, selon sa propre expression devenue ensuite la devise de la revue.

Au risque de se tromper, la revue devait se risquer à prendre à bras le corps les problèmes concrets de la société. Au cours de ses 42 années d'existence, elle a assurément représenté une contribution importante des chrétiens à la conscience sociale, la défense des droits de l'homme et la vraie modernisation du pays. Elle a pris des positions contestables, qui auraient pu être évitées, mais en ligne générale elle a été dans le sens de l'Histoire, celle qui voulait une société plus juste et égalitaire pour le Chili. Quand on relit les écrits du Père Hurtado, on peut affirmer que cette publication a été dans son essence fidèle à son fondateur, lui qui ressentait si vivement les souffrances et les injustices de sa patrie. Beaucoup de ceux qui avaient critiqué la position de la revue sur les droits de l'homme reconnaissent aujourd'hui qu'elle avait raison. Eut-elle été écoutée, nombre de carences et de conflits qui perdurent encore auraient pu être évités. Curieusement, ceux qui se turent ou nièrent les faits passèrent à la postérité comme des hommes prudents. Ce genre de prudence n'aurait sûrement pas été du goût du fondateur de *Message*.

Une vision globale de la solidarité

Dans un pays qui veut reconstruire son tissu social, la figure de cet apôtre nous indique un chemin global de solidarité chrétienne. Dans notre patrie, il est réellement un symbole d'unité. Au-delà des clivages

***Il sut nous
donner ainsi
une image à
multiples
facettes de la
solidarité***

politiques, il a su se pencher sur la réalité la plus concrète, fort de son amour pour Dieu et pour les hommes. Il peut donc nous servir de modèle pour vivre entre nous la solidarité que Jésus nous a enseignée. Chez lui se fondent de manière extraordinaire l'éducation et l'action directe, la charité et la justice, la personne et les structures, le religieux et le social, l'homme et Dieu.

Beaucoup n'ont suivi le Père Hurtado que dans un seul aspect de sa vision globale du monde et de l'homme... mais pour son avenir, le Chili a besoin d'une vision holistique de la solidarité qui peut, il est vrai, susciter parfois des conflits et des tensions mais qui poursuit le chemin d'incarnation de Jésus de Nazareth.

Original espagnol
Traduit par Rachel Balsan

Fernando Montes SJ
Rector U. Alberto Hurtado
Casilla 14.446 - Correo 21
Santiago 834 0575 – CHILI
<fmontes@uahurtado.cl>



Il a vécu tellement enflammé par le Christ que son message et son œuvre se reflètent dans cette interrogation qui revient dans ses écrits, ses homélies et ses discours : « Que ferait le Christ à ma place ? »

DÉBAT :

LES EXERCICES SPIRITUELS ONT-ILS UN CARACTÈRE INDIVIDUEL OU SOCIAL ?

RÉAJUSTER LES EXERCICES DE SAINT IGNACE : LE PÉCHÉ SOCIAL

José Aldunate L. SJ

Cet article obéit au soupçon ou au préjugé suivant (sans que « préjugé » soit pris avec un sens péjoratif) : nous avons l'habitude de donner aux Exercices de Saint Ignace une dimension trop individualiste. Souvent j'ai été surpris de constater qu'un grand nombre de ceux qui fréquentent les Exercices manquent d'un sens social plus plénier. Cet article prétend justifier ce préjugé et proposer quelques lignes de solution. Dans ce contexte nous expliciterons une notion plus intègre de « péché social » et comment il nous faut l'insérer dans la première semaine des Exercices.

Avant tout il nous faut tenir compte du fait que ce n'est pas toute la spiritualité de Saint Ignace qui est contenue dans les Exercices. Elle est aussi, et peut-être surtout, dans les Constitutions de la Compagnie. Les Exercices cherchent une finalité définie, spécifiée dès le commencement : abandonner les affections désordonnées pour « chercher et trouver la volonté divine dans la disposition de sa vie ». C'est là une visée individuelle que l'on ne parvient pas toujours à amplifier. La spiritualité qui inspire les Constitutions est éminemment sociale.

En d'autres mots, l'anthropologie sous-jacente aux Exercices est individuelle : l'homme serait la personne individuelle. Cela apparaît clairement dans Principe et Fondement. Là s'établissent les relations entre Dieu et l'individu. Le péché des premiers Exercices est exclusivement le péché individuel. Le péché dont le sujet est la société n'apparaît absolument nulle part, comme nous le verrons plus particulièrement quand nous parlerons du péché social.

L'appel du Roi, selon Saint Ignace, est celui de se mettre à la suite de la personne du Christ. Sa personne et non le Royaume de Dieu, est le centre de la seconde semaine et des suivantes.

La méditation sur l'incarnation, en présentant la Trinité contemplant la perdition du genre humain, pourrait donner lieu à des développements plus collectifs sur le péché et sur la rédemption, mais, sans aucun doute, l'accent est mis sur l'individuel.

La Bible, par contre, met l'emphase sur le collectif. La création se termine par le genre humain et il nous est

bien permis de penser que c'est ce genre humain qui est destiné à être image de Dieu. Le péché de l'humanité comme tel est ce qui provoque la colère de Dieu et également sa compassion. Les Prophètes présentent le péché du peuple d'Israël, peuple choisi par Dieu, comme objet de sa préoccupation. La vigne de Yahvé en Isaïe 5, 1-7, et l'épouse infidèle en Osée 2, 1-22 sont le peuple d'Israël. Ezéchiel nous introduit à la responsabilité de l'individu ce qui a constitué un progrès sans préjudice quant à la responsabilité collective. Ceci nous conduit à développer plus amplement le thème du péché collectif ou du péché social.

Le péché social

Par péché social nous entendons ici, non le péché individuel qui a une répercussion sociale, mais le péché dont le sujet est la société. Les péchés appelés « institutionnels » ou « structurels » sont donc des péchés sociaux.

*L'anthropologie
sous-jacente aux
Exercices
Spirituels est
individuelle*

L'Église a résisté à admettre l'idée de péché social, alléguant que tout péché suppose la liberté et la responsabilité de l'individu (cf. Encyclique *Reconciliatio et Poenitentia* de Jean Paul II). Mais, dans ses dernières encycliques sociales, elle a admis le concept de « structures de péché ».

Nous comprenons cela par le fait que la sociologie est une science récente.

Les structures peuvent être assimilées à des habitudes sociales qui pourront naître de péchés individuels et aussi conduire au péché. Par exemple la pratique de la subornation ou l'habitude du machisme. Ces habitudes sociales correspondant à des habitudes individuelles peccamineuses. Il y a une analogie entre les deux et celle-ci se situe dans leur caractère commun de péché. L'un est un péché social, l'autre est un péché individuel.

Le concept de « péché social » a été bien développé par la Théologie de la Libération et a trouvé une confirmation ecclésiale dans les Conférences Épiscopales Latino-américaines de Medellín et de Puebla. De cette façon, l'Église s'ouvrira à l'analyse sociale, à la réforme des structures et à la lutte contre la pauvreté. Il nous faut admettre que les réticences formulées par Rome ont fait obstacle à ces ouvertures.

Nous avons pensé que ces mêmes inhibitions ou, au moins, un manque de modernisation avec des éléments de sociologie ont empêché que nos Exercices aient efficacité ou mordant dans notre pastorale sociale.

Quelques suggestions dans le social pour un renouveau des Exercices.

Tant dans la théorie que dans la pratique, une grande œuvre de modernisation a été faite quant aux Exercices. Dans le biblique, le théologique, et le social, des jésuites éminents ont accompli une grande œuvre. La rédaction de quelques directoires comme le Directoire Latino-américain a même été tentée. Mais on note que nous devons insister à faire et à donner des Exercices qui promeuvent la justice et qui discernent une vocation en vue de cette promotion. Dans ce but, je me permets de faire quelques suggestions.

(1) Respect du principe et fondement.

Le thème doit être le plan de Dieu dans la création de l'humanité et donc la fin de l'humanité. La fin est d'être fils ou famille de Dieu en fraternité et solidarité. Ensuite, il faut exposer la fin primaire de toutes les ressources créées, qui est la vie et la réalisation de tous, sans exception. Toute propriété particulière est sous cette hypothèque. Par exemple Dieu de production au service de tous les travailleurs, comme l'indique *Laborem Exercens*. Puis vient la finalité des biens desquels chacun peut disposer, c'est la réalisation du plan de Dieu.

(2) La première semaine. Le péché social

Plus que sur le péché individuel, je centrerais cette semaine sur le péché social. Je pense que ce pourrait être le sens biblique par excellence de péché, au moins dans l'Ancien Testament. Et même dans les Évangiles centrés sur l'impératif du « Règne de Dieu ». Pour Marciano Vidal, théologien moraliste universellement connu, la notion de péché qui embrasse le péché individuel et le péché social est analogue. Mais le *analogatum princeps* est le péché social.

Il est très important de définir ici ce qu'est le péché. La définition courante de « offense de Dieu » ou « désobéissance à la loi de Dieu » ne valent ni théologiquement ni pastoralement. Je pense que la définition de péché serait : action humaine qui s'oppose au plan d'amour de Dieu. Cette action pourrait se distinguer comme individuelle ou sociale, bien que, en rigueur, toute action de la société implique des individus et toute action individuelle, même s'il ne s'agit que d'une simple pensée, est également sociale. Parce que nous sommes à la fois individus et membres de la société.

La fin de la première semaine est la connaissance du péché et sa reconnaissance. Pour cela, rien de mieux que de partir des effets sociaux du péché dans l'humanité contemporaine : la pauvreté, la misère, la drogue, la violence de tout type, jusqu'à la destruction de la famille et de la paix mondiale, et toutes les formes de malheur.

La repentance personnelle sera basée sur notre responsabilité pour les péchés sociaux, autrement dit, l'un de nous peut être complice dans la mesure où il participe à une structure d'abus ou d'oppression. Il devra donc faire tout son possible pour corriger cette structure qui cause un dommage.

(3) La seconde semaine des Exercices : l'appel et la suite du Christ.

L'appel du Roi, dans les Exercices, cherche l'engagement à suivre personnellement le Christ, embrassant jusqu'à sa pauvreté et son humiliation. Nous trouvons sans doute qu'il manque aujourd'hui une mention plus explicite du

« Royaume de Dieu », qui est le message central du Christ dans les Évangiles. C'est la perspective qui correspond à l'homme actuel dans le monde en voie de globalisation.

Dans les contemplations sur les mystères du Christ il faudrait insister davantage sur la donation centrale du Christ pour la promotion du Royaume de Dieu, idéal recueilli dans l'Ancien Testament et explicité dans sa prédication. Là, les exigences de la justice et de la libération des pauvres sont essentielles. Et, dans ces exigences et dans les devoirs qui y correspondent, il y a le fondement des « droits humains », qui sont l'expression la plus parfaite d'une morale pour le monde de demain, où la Royauté de Dieu est le projet même du Père qui a créé l'humanité par amour afin que nous soyons tous ses enfants. Le Christ a annoncé le Royaume de Dieu, voir Marc 1, 15, l'a expliqué par des paraboles et a posé ses bases sur les Béatitudes.

(4) L'élection

Nous savons que les Exercices s'orientent vers une conversion qui s'exprime dans une option de vie. Saint Ignace propose quelques annotations pour guider cette option ou élection de vie. Je crois qu'il y a implicitement, chez Ignace, une morale de principes ou une morale déontologique. Pour une élection de vie, il cherche ces principes d'une part dans Principe et Fondement (principes rationnels) et, d'autre part, dans l'exemple du Christ (principes spirituels). L'élection doit émaner de ces principes. Effectivement, il propose deux chemins d'élection, celui du discernement rationnel et celui du discernement spirituel.

L'homme moderne tend à se mouvoir dans une autre morale, la morale théologique ou de résultats, dénommée par Max Weber « morale de responsabilité ». Pour prendre une décision, il faut évaluer les résultats de mon action. Celui qui a compris sa propre responsabilité dans les maux de la société, dans la pauvreté et dans la violence présentes, se demande ce qu'il doit faire pour remédier à ces maux. Il se sent invité par le Christ à s'engager en vue

*Nous devons
insister à faire et
à donner des
Exercices qui
promeuvent la
justice*

de cette réparation.

Il faut donc rappeler à celui qui veut faire une « élection » de vie, que le critère pour ses discernements est « ce qui conduit le plus à la fin pour laquelle il a été créé », mais il faut veiller à ce que cette conduite ne soit pas idéologique, mais pratique et effective, et que cette fin ne soit pas simplement mon salut personnel, mais le bien de l'humanité entière, la réalisation du Royaume de Dieu. Il se pourrait que la pauvreté en soit le chemin, mais il se pourrait aussi que ce soit la richesse. Ce qui me conduit à réaliser au mieux le bien social, c'est celui-là mon chemin.

De cette façon il en résultera que le choix de vie de celui qui fait les Exercices ne sera ni abstraite ni idéologique, mais pratique. Cela inclut également l'option pour les moyens. Autrement dit, il s'agit de rendre effective la formule de l'Action Catholique, bien comprise : « voir, juger, agir ». Ici le « juger » ne doit pas partir de principes « absolus et universels » comme cela arrive si souvent, mais du « voir », de la réalité examinée de façon objective et parfois de façon technique.

(5) Passion et mort de Jésus

Saint Ignace dit que Jésus est mort « pour moi ». C'est vrai, mais tenant compte qu'il est mort par amour de l'humanité et par beaucoup d'amour envers chacun de nous. Ni Jésus ni son Père n'ont voulu sa mort, mais ils l'ont acceptée comme résultat de la réaction des chefs d'Israël devant l'activité de Jésus, action motivée par son engagement avec le Règne de Dieu.

Conclusion

Je ne suis absolument pas spécialiste en Spiritualité ou en Exercices. Mon thème a été la Théologie Morale. Pour cela c'est avec une certaine crainte et tremblement que j'expose ces idées à mes compagnons. Et en particulier à la méritoire revue *Promotio Iustitiae* où les choses sont dites avec clarté.

Original espagnol
Traduit par Françoise Pernot

José Aldunate SJ
Residencia San Ignacio
Alonso Ovalle 1480
Santiago 833-0282
CHILI

LA DIMENSION SOCIALE DES EXERCICES DE SAINT IGNACE

Ricardo Antoncich SJ

L'article de José Aldunate est très éclairant et souligne bien une dimension qui appartient aux Exercices mais qui n'a pas été suffisamment bien développée. Je crois qu'il existe une tension permanente entre la dimension individuelle et la dimension sociale. Cette tension naît de l'opposition de ces deux aspects comme s'ils s'excluaient en spiritualité. La tradition théologique du christianisme a toutefois travaillé le thème de la « personne » dans la société. L'individualisme constitue un lourd tribut culturel que nous a imposé le libéralisme moderne.

Réfléchissant sur les éléments essentiels des Exercices, je les réduirais à trois. C'est-à-dire un premier au début, le principe et fondement (et la première semaine), un au milieu, l'élection et un à la fin, la contemplation pour parvenir à l'amour. Je distingue l'essentiel du reste, en disant que je me réfère à ce qui fut explicitement posé par Ignace pour comprendre la vie de Jésus dans les Évangiles, fil conducteur permanent de toute la vie de prière.

Principe et fondement, en lien avec la première semaine

Les Exercices Spirituels ont une fin bien concrète énoncée au n°21 qui deviendra le « titre » de l'œuvre. Ici on nous dit que les *Exercices Spirituels* ont une fin : *se vaincre soi-même et ordonner sa vie sans se décider poussé par quelque attachement qui serait désordonné*. L'explication de ce titre se trouve au n°23 qui est le « principe et fondement » (PF), dans lequel on nous élargit le panorama : la vie à laquelle chaque être humain doit rendre compte est en premier lieu la sienne propre parce qu'il est le sujet de celle-ci.

C'est pourquoi il est nécessaire de faire une lecture « personnaliste » du PF, en interprétant la « fin » de la vie, c'est-à-dire de « l'avoir été créé pour... » comme un énoncé générique équivalent à « tout être humain ». Le comprendre dans le sens individuel, je crois, a produit beaucoup d'erreurs, comme par exemple englober aussi les personnes dans l'expression « les autres choses sont créées pour l'homme et pour qu'elles l'aident à la poursuite de la fin pour laquelle il est créé ». C'est-à-dire réduire les personnes à un « moyen » en vue de la sanctification personnelle. Je cite une des phrases les plus claires et impressionnantes du pape Jean-Paul II dans *Amour et responsabilité* : « Personne n'a le droit de se servir d'une personne, de l'utiliser comme un moyen, pas plus Dieu son créateur... Lorsque Dieu a l'intention de diriger l'homme vers quelques fins particulières, il les lui fait connaître d'abord pour qu'il puisse les faire siennes et aller vers elles librement. En cela repose comme en d'autres points le plus profond de la logique de la révélation »¹.

Les Exercices Spirituels sont un moyen pour faire connaître à chaque être libre la fin poursuivie par le créateur. Mais ils ne donneraient pas de résultats si chaque sujet ne faisait pas sien cette fin librement, fin qu'il partage avec tous les autres êtres humains.

Ignace est parfaitement conscient de l'insuffisance de connaître la fin et les moyens possibles s'il existe dans le cœur des attachements désordonnés. Ignace consacre à ce point la moitié du PF, et c'est ce qu'il énonce clairement dans le n°21. L'ordre des affections est le point qui unit le n°21 et le n°23. En d'autres termes, la finalité des Exercices et la finalité de la vie coïncident en termes pratiques. Les Exercices existent pour aider à vivre.

L'observation d'Aldunate sur le sens individualiste qui a été donné aux « attachements désordonnés » est certaine, mais à aucun moment n'apparaît dans les Exercices que ces attachements désordonnés soient d'ordre strictement individuels. Ils sont individuels en ce sens qu'ils affectent une personne mais souvent ces désordres sont des fruits et des manifestations d'affections collectifs. Cette idée apparaît bien clairement dans le préambule pour considérer les états [135, 142]. L'avidité de richesses n'est pas celle de l'avare qui accumule les richesses, mais le pouvoir social que la richesse porte avec elle. C'est encore plus clair avec le « vain honneur du monde » qui seulement peut se comprendre dans l'interaction entre les personnes et qui est le vrai attachement désordonné qui empêche de nombreuses fois de suivre le projet de Dieu.

Lorsque nous voyons que tous les premiers compagnons d'Ignace furent capables d'élaborer un projet communautaire pour une mission universelle, alors nous pouvons en déduire qu'ils ne comprirent pas les Exercices d'un point de vue individualiste. Mais au contraire, les Exercices les stimulèrent à être « compagnons » en tant que groupe, comme communauté « d'amis dans le Seigneur » à la suite même de Jésus. Pour cela, José Aldunate a tout à fait raison de rappeler que la spiritualité ignatienne ne se limite pas aux Exercices mais qu'elle se vérifie aussi dans les Constitutions. De là naît le défi de la Compagnie moderne : d'aider le laïc à élaborer un projet typiquement ignatien, incluant des formes communautaires pour avoir une incidence sur la société moderne. Le projet de vie religieuse fut la tâche d'Ignace, le projet de vie laïque doit être notre tâche.

Pourquoi est-ce que je pense que le PF et la première semaine sont indissociables ? Parce qu'un des attachements désordonnés les plus profonds est de refuser la reconnaissance des propres péchés. Pourquoi ? Je crois qu'il y a un mouvement typique du mauvais esprit qui, sous le prétexte d'indignité, nous éloigne de Dieu au lieu de reconnaître la gratuité de son pardon et de sa miséricorde. L'essentiel de la première semaine ne consiste pas seulement à reconnaître notre péché, mais

aussi surtout à refaire notre vie à partir d'une double expérience : celle de notre fragilité et sa miséricorde divine. Et il est absolument essentiel que cette expérience de fragilité et de miséricorde soit profondément vécue comme expérience personnelle.

Même si nous parlions beaucoup des péchés sociaux dans la première semaine nous ne parviendrions pas à remplacer les deux expériences basiques : le péché personnel et la découverte que la personne pécheresse est celle-là même qui est pardonnée. J'appellerai cela « le laboratoire personnel du péché et de la grâce ». De là naît la conviction suivante : de même que Dieu m'aime et me pardonne, ainsi aussi il contemple le péché de l'histoire dans le but de le remettre et de le pardonner. Je peux être témoin de cette miséricorde parce que je l'ai moi-même vécue dans mon histoire personnelle et je peux l'annoncer aux autres à partir de la certitude de ma propre expérience.

Bien que le péché ait été vu « chez les autres » (Exercices n°50-52) cela est présenté en vue de la connaissance personnelle de son propre péché. Par contre, le péché social est indiqué dans la contemplation de l'incarnation aux n°106-108 dans sa première partie (voir les personnes, écouter ce qu'elles disent, voir ce qu'elles font). Ici il ne s'agit pas du péché personnel, il s'agit du péché de l'humanité sous toutes ses formes. Aujourd'hui nous sommes conscients combien la répercussion des structures de la société peut être instrument de péché. Et précisément, devant ce spectacle du monde pécheur, surgit la réponse « Faisons la rédemption du genre humain » et dans ce contexte se développe le dialogue avec Marie.

L'expérience que chacun vit de la relation entre le péché et la grâce est celle qui nous est maintenant présentée comme une réalité collective. Devant « tous ces péchés » du monde il y a une réponse pour tous dans laquelle Dieu demande le consentement libre de Marie, la vierge. Ceci est la manière de procéder de Dieu comme le signala Jean-Paul II. Et chacun d'entre nous est appelé à y participer. Ainsi la parabole du Roi éternel est une parabole éminemment sociale parce que chaque exerçant en communion avec la personne du Roi, contribue à ce que son Règne arrive dans le monde ! La parabole ne présente pas le Roi sans projet de Règne, tant dans le temporel comme dans le spirituel. Nous nous unissons intimement au Roi lorsque notre affect est ordonné à son Règne, vécu dans la quotidienneté de notre vie.

Si l'expérience du péché et de la grâce de chacun n'est pas profonde, la contemplation des péchés de l'histoire nous écrase complètement. Cela ne nous arrive-t-il pas chaque jour lorsque les médias nous informent instantanément de la méchanceté humaine en quelque coin du monde que ce soit, sans que nous puissions contribuer directement à la solutionner ?

*Les premiers
compagnons
d'Ignace furent
capables d'élaborer
un projet
communautaire
pour une mission
universelle*

¹Editions « Razón y Fe », 1978, p. 21.

L'élection

Il s'agit du second moment typiquement ignatien, le moment de « faire nôtre » le projet que Dieu veut. Disposer de soi est quelque chose qui arrive dans l'intériorité de la personne. Faire tout son possible pour se « rendre disponible » à Dieu, suppose la « disponibilité » comme attitude fondamentale de chaque exerçant, mais pour la « disponibilité en vue » des projets du Royaume il est nécessaire qu'il existe la « disponibilité » fruit d'une liberté « vis-à-vis » des choses qui nous empêche d'être hommes et femmes pour les autres. Qui ne dispose pas de soi n'est pas disponible pour les valeurs du Règne (et ici nous trouvons les attachements désordonnés, individuels et sociaux, parce que de ces deux situations se produisent des blocages).

Pour cela, « l'élection » n'est pas seulement un projet de vie individuel, mais c'est un projet ecclésial de vie qui par sa nature est social. La Compagnie naquit par la convergence de processus individuels identiques. Tous sentirent que le Christ était le centre de la vie des compagnons, pour cela ici tous se rencontrèrent de nouveau en un même amour, qui était communautaire et qui avait été, dans sa genèse, personnel.

Sans la personnification du processus péché / grâce, il est difficile de maintenir sur le péché du monde et l'histoire le même regard rédempteur qu'eut Dieu en son décret d'incarnation. Qui sait que Dieu est miséricordieux avec les péchés de chacun a la certitude que la miséricorde de Dieu triomphera sur le monde. Par conséquent il ne se décourage pas facilement devant le cumul de données négatives qu'il observe dans son entourage.

La personne de Marie est la clé de la réponse humaine au projet de Rédemption. Si le Verbe Incarné était apparu dans l'histoire au milieu des signes « humains » de grandeur, de pouvoir, de savoir, il aurait été facile de le reconnaître et de se soumettre à Lui par les moyens coactifs de ce pouvoir, cette grandeur, cette richesse etc... Mais le plan de la Rédemption en apparaissant dans l'histoire dans la simplicité d'un charpentier paysan, requérait la « complicité » humaine pour reconnaître celui qui se cache derrière des signes si simples et si humbles. L'Église est « complice » de la Trinité pour que la rédemption se réalise sur toute l'humanité. Et Marie est la *personne singulière et concrète* qui a vécu la *vocation la plus universellement sociale de toutes*, celle de nous donner le Sauveur.

Si la conversion personnelle ne passe pas par l'Église pour terminer dans le monde entier, sans frontières, l'expérience ignatienne perd sa saveur. Les peurs d'engagement devant les structures, les craintes d'être jugés et condamnés par la société et même par l'institution religieuse lorsque que nous nous rebellons

devant ce qui arrive et que nous aspirons à ce qui doit arriver ; ces peurs et ces craintes sont dans le fond « des attachements désordonnés » qui ont coupé les ailes de notre générosité.

L'élection n'est pas seulement pour ordonner sa propre vie, elle vise aussi à s'ordonner dans la vie professionnelle, dans les activités sociales et celles du monde. La leçon que nous donnent les sociologues par leur attention aux structures et aux institutions, est que les personnes isolés ne peuvent jamais les transformer ; les macrostructures peuvent se transformer grâce aux microstructures ; les deux se retrouvent au même niveaux. La conversion personnelle est hétérogène avec les processus et les structures sociales.

C'est pourquoi au cours de l'expérience personnelle des Exercices, l'exerçant doit se confronter aussi devant les structures de péché ; mais sans l'ingénue illusion de croire que les personnes converties feront naître automatiquement

***Si la conversion
personnelle ne passe
pas dans le monde
entier, l'expérience
ignatienne perd sa
saveur***

des sociétés converties. Le choix devant la réalité de la pauvreté et de la misère dans le monde est celui de nous demander : « avec qui je travaillerai pour que cette situation change ? » Et c'est ici que prend sens le fait de tomber amoureux du Christ pauvre qui voulu que le monde change par les pauvres à qui il a annoncé le Royaume de Dieu. Sans la solidarité avec eux, motivée par la présence du Christ en eux, notre engagement perd la saveur de la spiritualité ignatienne.

La contemplation pour parvenir à l'amour

Le moment final est la contemplation de sa propre vie et des dons reçus de Dieu « pour que les autres en voyant nos œuvres louent Dieu ». Cette affirmation est en même temps personnelle (nos œuvres) et sociale (pour que les autres louent Dieu). À nous d'être donc des témoins que les profondes transformations dans la personne donnent des résultats visibles dans la société. Seul celui qui dispose de soi peut se donner aux autres.

Il ne s'agit pas de deux moments successifs mais d'une dialectique dans laquelle le social nous convertit personnellement et la dimension personnelle apparaît dans notre action dans la société. La disposition de soi, nous l'apprendrons dans l'amour du prochain, c'est-à-dire cette personne à laquelle nous nous approchons parce qu'elle a besoin de notre amour.

Un discernement pour les utopies

Aujourd'hui nous parlons de « sujet apostolique » pour signifier que la spiritualité ignatienne vécue par les jésuites, les laïcs, les religieux et religieuses peut nous unir dans l'unité et l'action dans la société. C'est la réponse aux structures de l'histoire. Mais les problèmes concrets supposent aussi la connaissance des sciences psychologiques et sociales pour concevoir des solutions et des propositions alternatives.

Peut-être existe-t-il déjà et peuvent exister plus encore, des groupes de spiritualité ignatienne qui pratiquent des discernements communautaires sur des actions efficaces que les personnes de manière individuelle ou le groupe de manière collective doivent réaliser pour être signes de foi et d'espérance.

Les Exercices offrent beaucoup de chemins pour alimenter des groupes de personnes qui par leur profession, par leur lieu, etc. veulent trouver des actions communes efficaces. Les structures ne sont pas en elles-mêmes des sujets de décisions éthiques. Nous sommes les personnes qui nous approchons d'elles, qui nous les configurons selon nos égoïsmes et qui marginalisons les autres. La « rédemption » des structures requiert des personnes converties et professionnellement compétentes. Les structures seules ne sont pas « sujets de conversion ».

Je crois qu'ici s'ouvrent des possibilités inédites. Former avec la spiritualité des Exercices ce « sujet apostolique » qui discerne comme sujet et par conséquent use tous les recours possibles, comme les apports des sciences humaines, les techniques d'organisation et d'efficacité des entreprises etc. et qui sait traduire le discernement en communauté, en actions communautaires ou individuelles qui vont toutes dans la même direction, qui touchent les points névralgiques des structures au milieu desquelles nous vivons.

Dans ce sens, je crois que nous sommes en train de vivre dans toute l'Amérique Latine des moments d'espérance. Certainement, le monde ne favorise pas les processus de personnalisation, d'intériorisation, de liberté. Si nous ne nous en éloignons pas par la prière, l'expérience personnelle du péché et de la grâce dans notre vie, que nous sentons par la victoire de la miséricorde de Dieu en notre existence, (comme un don fait déjà à chacun de nous), n'aura pas la vigueur et la force, par analogie, d'avoir la certitude de la victoire définitive du Père qui dans le Christ accueille tous ces fils.

La contemplation pour parvenir à l'amour, comme vision cosmique et de l'histoire universelle est la surface de contact entre l'expérience des Exercices et ses fruits dans la construction sociale de notre histoire. C'est le moment dans lequel la conscience des biens reçus réclame de les partager avec les frères et en tout aimer et servir.

Original espagnol
Traduit par Benoît Coppeaux SJ

Ricardo Antoncich SJ
Malecón Afrmendáriz 981, Miraflores
Apartado 18-1051
Lima 18 – PÉROU
<rantoncich@hotmail.com>

EXPÉRIENCES:

QUI ÉVANGELISE QUI ?

Carlos González Cique SJ

La vie est pleine de messages ou de « lumières » qui font surgir en nous un « quelque chose » qui nous fait rencontrer le plus profond de notre être, cet intérieur, au milieu de la monotonie du jour après jour, qui frappe au plus intime de notre être pour nous faire découvrir Dieu. Durant mes 41 ans vécus au Japon, comme missionnaire croyant, j'ai vécu des expériences ou « lumières » qui m'ont fait approfondir un peu plus le message de Jésus de Nazareth.

J'ai passé plus ou moins 20 ans dans des communautés de jésuites où l'on formait les étudiants jésuites en vue de leur sacerdoce. Durant cette période, de temps à autre je m'interrogeais sur le monde du travail, influencé par le mouvement des « prêtres-ouvriers », que j'avais laissé en Espagne. Ma question était de savoir si l'on pouvait croire en Dieu à partir du monde du travail, et cela concrètement au Japon. Ces interrogations étaient, comme toute chose dans la vie de tout être humain, mêlées à une préoccupation sur ma communication en langue japonaise. Étant sur le point de quitter le Japon, et de rentrer en Espagne pour me joindre aux jésuites prêtres-ouvriers, des compagnons jésuites sont venus avec moi afin de discerner, après m'avoir écouté, si je devais rester au Japon ou m'en aller. La réunion avec ces jésuites, amis totalement inconditionnels, respectant ma liberté, m'offrait des suggestions pour essayer de réaliser au Japon ce que je pensais, comme une possibilité offerte. Je dois reconnaître que, avec beaucoup de crainte, mais avec l'appui inconditionnel de mes amis et compagnons jésuites, je me suis lancé à vivre ouvertement ma vie de croyant.

Pourquoi est-ce que je dis ouvertement ? Je m'explique. J'ai demandé à mon supérieur jésuite, responsable de tous les jésuites au Japon, de me laisser vivre de mon salaire, sans aucune protection économique, c'est-à-dire le plus « proche » possible de la vie de n'importe quel ouvrier. J'ai dit le plus proche, parce qu'ensuite, et non avant, je me suis rendu compte que malgré mes bonnes dispositions, je disposais d'une quantité de choses que mes compagnons de travail n'avaient pas : études, culture, habitudes, etc. Me rendant immédiatement compte que cela pouvait être une difficulté, j'ai partagé autant que je l'ai pu avec mes compagnons. J'ai demandé au chef de l'entreprise d'oublier qui j'étais et de m'admettre comme un manœuvre ordinaire, sans aucun privilège, chose qu'il accomplit avec un respect et une noblesse dont je lui suis reconnaissant.

Durant mes 41 ans vécus au Japon j'ai vécu des expériences ou « lumières »

Les six premiers mois ont constitué une épreuve de solitude dans la communication que je ne comprenais pas. Bien sûr, les salutations ordinaires et une protection en toutes sortes de travaux difficiles, avec le froid, la pluie, et la chaleur qui n'ont pas manqué. Ce que je notais c'est que j'étais observé avec une chaleur à la japonaise, qui me faisait me sentir proches d'eux. Durant tout ce temps de solitude, de silences, etc., j'ai vécu un changement,

J'ai demandé à mon supérieur jésuite de me laisser vivre de mon salaire

peut-être inconsciemment, de culture, de sentiments, d'habitudes avec mes compagnons, qui m'interrogeaient sur ma culture, mes études et mes habitudes que je pensais être les meilleures.

Un tour, en terminant le travail, un compagnon, manoeuvre comme moi, m'a invité à prendre un verre, plus qu'un verre, c'était la boisson japonaise SAKE, j'ai accepté, presque ému à éprouver cette communication que je désirais tant. Culture japonaise, un Japonais pour parler sérieusement, doit boire quelque chose pour rompre sa timidité ou son manque d'assurance. Alors que nous buvions, il me dit, tous nous étions préoccupés à cause de toi parce que nous ne savions pas, si tu avais fait quelque sottise dans ton groupe religieux et si l'on t'avait puni en te faisant travailler comme manoeuvre, surtout que tu es venu de ton pays où tu as laissé tant de choses et que tu te mets à travailler dans les travaux que personne ne veut faire, comme nous ; et pour ne pas te mettre en mauvaise situation nous n'osions pas t'interroger.

Je dois confesser que je suis rentré à la maison en pleurant, j'ai alors compris le cœur de tous mes compagnons. Je ne sais pas si ce compagnon avait été envoyé par les autres ou non, ce que je sais, oui, c'est que à partir de ce jour-là j'ai commencé à connaître avec leur nom propre mes compagnons, eux qui m'avaient accueilli, sans que je m'en rende compte, depuis le jour où j'avais commencé à travailler avec eux.

Aujourd'hui le mot « INCULTURATION » est devenu à la mode, et je ris parfois de voir combien cela nous coûte, à nous personnes instruites, de mettre un « nom » à ce que, depuis que nous sommes nés, le peuple « non lettré » connaît avec le simple mot de nous connaître. Dès le début je m'étais proposé de ne pas parler de Dieu, ni de mon groupe religieux, parce que, avant tout, je voulais connaître et apprendre de mes compagnons dans le vif de la vie.

Le plus « plaisant » c'est que durant toute cette expérience de 15 ans, c'est eux qui m'ont fait davantage parler de ce à quoi j'essaie de croire, mais à partir de leur langage à eux, de leurs coutumes, de leur culture. Ils m'ont enseigné à lire et à approfondir la Bible d'une autre façon, sans qu'ils le sachent eux-mêmes.

Un jour un de mes compagnons m'a dit, je voudrais aller à ton Église, mais, tu sais, dans toutes les religions on parle un langage que nous ne comprenons pas. Et je

pensais, Jésus parlait et parle d'une façon que n'importe qui peut comprendre.

Un autre jour, pendant que l'on prenait un verre, m'a dit lui aussi, écoute Cique : est-ce que je peux avoir des enfants avec une femme ? Je savais qu'il était marié et qu'il avait des enfants. Pour ne pas faire de gaffe, je lui dis tout bonnement, avec ta femme, pourquoi pas. Et à cela il m'a répondu : Non, c'est avec une autre. Dans ma tête deux réponses ont surgi, la première, avec une autre, je ne crois pas. La deuxième : Pourquoi tu me demandes cela à moi alors que tu sais déjà la réponse ? Et c'est cette deuxième que je lui ai donnée.

Il m'a répondu « NARŪ HODO », ce qui voudrait dire, tu m'as laissé sans paroles ! Le plus curieux c'est que lui, ensuite m'a parlé du bien et du mal par rapport à la personne, de quelque chose de profond qu'il y au fond de chaque être.

Je crois que le fait de respecter la personne et de lui donner l'occasion de découvrir ce qu'elle possède est ce que faisait Jésus. Pour ma part, j'ai aussi découvert ce qu'il y avait de Dieu dans la personne de mon compagnon. Ces expériences « sur le vif » et à découvert ont changé mon cœur, d'une position un peu obsessionnelle de me croire le « sauveur » des Japonais, à une posture pleine d'espérance de pouvoir partager ma foi avec toute personne qui est en relation avec moi.

Je termine avec deux autres expériences

Mamiya était un camarade avec lequel je travaillais à Emmaüs. Sa mère était morte au moment de sa naissance, sa vie a toujours été une histoire très semblable à celle de tant d'êtres humains qui nous entourent, et qui n'ont jamais fait l'expérience d'être aimé et accueilli. Son père, professeur dans un collège, dans le désir que

Respecter la personne et lui donner l'occasion de découvrir ce qu'elle possède est ce que faisait Jésus

son fils réussisse, sans s'en rendre compte peut-être, a creusé un abîme entre lui et son fils, affamé de cet amour de mère, vital dans les premières années. Pour lui, le départ définitif de sa maison a été le commencement d'une odyssée à la recherche de quelque chose qui lui donnerait la chaleur dont il avait besoin, plus il sentait le besoin d'affection, plus il ressentait aversion pour la société qui le méprisait, parce qu'elle ne le comprenait pas. À 45 ans il est entré à Emmaüs ; bien que l'alcool lui ait encore joué de mauvais tours, son cœur lui a permis de gagner le cœur de tous les compagnons d'Emmaüs.

Un jour, qui coïncidait avec la présence au Japon des Présidents des sept pays économiquement les plus forts, la police, sous prétexte de la sécurité de ces personnages, a pris la liberté de contrôler toute personne qui, par sa manière de s'habiller, était retenue suspecte. Mamiya fut l'un des « suspects ». En rentrant à la maison il nous a

raconté ce qui lui était arrivé, moi, après avoir été, avec lui, protester à la police, je lui ai conseillé de s'habiller proprement quand il sortait, avec les vêtements qu'il trouvait à Emmaüs. Il me répondit : tu es chrétien ?, avant de lui répondre, lui, à sa manière, me dit, Jésus de Nazareth dit que nous ne devons pas être comme les sépulcres blanchis ! Il se considérait quelqu'un de mauvais, et il ne voulait pas tromper se montrant autre que ce qu'il était en mettant des vêtements propres, ça aurait été seulement faire de l'apparence.

La seconde expérience s'est passée dans un réfectoire tenu par des croyants de différentes « sigles », avec la foi commune de servir ce Dieu caché dans tant de personnes souffrantes. Ce réfectoire, à des prix économiques, essaie de faire en sorte qu'on puisse servir un petit déjeuner chaud aux « travailleurs du jour », presque toujours seuls, à ceux qui ne peuvent même pas dormir dans des auberges bon marché, qui dorment dans la rue, enfin à tous avant qu'ils n'aillent au travail, en plus de tout ce qu'on peut leur conseiller et les accompagner dans toutes leurs difficultés.

Parmi tous ceux qui dormaient dans la rue, il y avait Reiko San, l'unique femme parmi un grand nombre d'hommes. Pour une calomnie qui la disait atteinte d'une maladie contagieuse, elle perdit une habitation bon marché que la Mairie lui avait octroyée bien que, par la suite, la Mairie affirma que ce n'était pas vrai, mais l'habitation était déjà occupée. Reiko San, depuis ce jour, sans rancœur aucune, nous disait qu'elle était très heureuse parce que, tous les jours, Dieu la réveillait avec le chant des oiseaux et, en plus, elle n'avait absolument pas peur qu'on la vole, elle n'avait rien !

Reiko San faisait partie de celles qui venaient au réfectoire. Un jour d'hiver il y avait un homme un peu ivre qui dormait dans la rue, Reiko San demanda dans le réfectoire un petit déjeuner pour lui, et tous ceux qui étaient là la dissuadèrent de lui porter quoi que ce soit, parce que tout l'argent qu'il avait il le mettait dans le vin, et qu'il se moquerait d'elle. Parmi ceux qui donnaient leur avis il y avait des croyants, Reiko San nous répondit : vous êtes croyants ? Et avant d'attendre la réponse elle nous dit : de Jésus aussi on a ri !

Et je termine avec la question que j'ai proposée comme titre à cet article : **Qui évangélise qui ?**

Original espagnol
Traduit par Françoise Pernot

Carlos Gonzalez Cique SJ
S.J. House
Kioi-cho 7-1, Chiyoda - Ku
Tokyo 102-8571
JAPON

PRENDRE SOIN DES MALADES

Oskar Wermer SJ

Au début, Jésus était connu comme guérisseur. Sa façon de guérir était une sorte de démonstration concrète montrant à quoi ressemble le Royaume de Dieu. « C'est comme un lépreux, longtemps coupé de tous, mais maintenant guéri et de retour dans sa communauté et sa famille ! » Les apôtres ont poursuivi son activité de guérison grâce à la force de l'Esprit du Christ. Le Sacrement des Malades est la plus claire expression d'attention envers les malades de la part du Seigneur et de son Église. Des ordres religieux et des fraternités se sont consacrés au soin des malades et ont créé les hôpitaux. Les infirmières, bien que désormais laïques, sont encore à ce jour appelées « sœurs ». Un symbole chrétien sécularisé, la Croix Rouge, représente la compassion et un traitement humain des victimes de la guerre et de la violence.

Saint Ignace a envoyé d'éminents théologiens, prédicateurs et enseignants dans les hôpitaux pour accomplir des actions de miséricorde physique et spirituelle¹. Le centre missionnaire classique en Afrique était un « récipient à trois pieds » : église – école – hôpital. La religion traditionnelle africaine lutte encore et toujours pour surmonter la maladie et la mort, et des communautés chrétiennes indigènes comme les « Apôtres » se concentrent surtout sur la guérison. Tout cela fait du soin des malades un devoir pastoral primordial.

*Saint Ignace a
envoyé d'éminents
théologiens,
prédicateurs et
enseignants dans les
hôpitaux pour
accomplir des
actions de
miséricorde physique
et spirituelle*

Rendre visite aux malades à l'hôpital

Quand vous entrez dans un hôpital public en tant que prêtre ou travailleur pastoral, vous êtes un simple visiteur. Si vous êtes amical et courtois avec les infirmiers et les docteurs, les administrateurs et le personnel en général, comprenant le stress auquel ils sont soumis, ils seront amicaux, courtois et même obligeants. Déplacez-vous avec douceur et discrétion, ne faites pas trop de bruit. Entraîner derrière soi une foule de paroissiens n'est généralement pas bien vu.

¹Lettres de St Ignace de Loyola, Chicago, 1959, Instructions pour les Pères au Concile de Trente, p. 93 sqq. – Voir aussi John O'Malley SJ, *The First Jesuits (Les Premiers Jésuites)*, Harvard UP, 1993, « Quand les jésuites arrivèrent au Mozambique en 1548, les premiers furent logés dans un hôpital où la majeure partie des 120 patients souffrait de maladies contagieuses. Ils réclamaient des médicaments, et par la suite un des jésuites se chargea de la triple 'fonction de cuisinier, de prédicateur et de pharmacologiste' ».

Mais les sœurs sont acceptées en tant que membres de votre équipe. Elles peuvent parler à loisirs avec les patients et vous appeler auprès de ceux qui ont le plus besoin de votre assistance.

Présentez-vous par votre nom, comme un prêtre catholique (normalement, je porte une étiquette avec mon nom), et prononcez une petite prière pour chacun. Beaucoup de non chrétiens apprécient cela aussi. Une fois seulement une femme a dit : « Non, j'appartiens à l'Église de la Foi Apostolique ». Bien sûr, vous respectez cela.

Beaucoup de patients ont des problèmes d'audition, certains présentent des troubles mentaux. Parlez très clairement et distinctement, soyez concis, faites passer un message simple. Que pouvons-nous ajouter à « que Dieu soit avec vous » ? Des gestes et des signes peuvent être plus importants que des mots pour certains qui sont très malades. Un petit signe de la croix tracé sur le front, une main posée sur la tête – tout au moins si le patient semble réceptif. Si un patient répond en faisant lui-même le signe de la croix, cela signifie plus que beaucoup de mots².

Reconnaissez l'utilité des prières traditionnelles. Improviser de longues prières ne sert à rien avec des patients très malades. Mais le *Notre Père* encore connu par cœur et récité avec le prêtre peut permettre au patient de se rattacher à une expérience religieuse passée.

Certains sont en phase terminale, ou même dans le coma et mourants. On ne sait pas s'ils comprennent encore quelque chose. On n'est pas sûr non plus du contraire. Priez pour eux, donnez en tout cas une courte bénédiction. Que le Seigneur soit avec eux durant leurs dernières heures ! Un signe que Dieu est là, qu'il ne les a pas abandonnés, qu'il les attend. Les malades en phase terminale et les mourants ne sont pas aussi loin de nous que ce que nous pourrions penser. Nous serons tous en phase terminale, tôt ou tard. Une profonde solidarité humaine nous unit.

Il y a des patients tuberculeux, presque tous sont séropositifs. Même ceux qui semblent aller mieux ont une espérance de vie très limitée. Tous ne sont pas conscients de leur état. Ou tout du moins ne le montrent pas. La plupart de ceux qui savent semblent résignés, mais quelques-uns se révoltent. Dieu doit les guérir et leur rendre la santé, leur permettre de retourner à leur vie passée. Pour ma part, je ne peux pas promettre, comme certains le font, que « seulement si vous avez la foi et que vous priez assez vous serez guéri ». Il me semble plus important de les guider en douceur vers la réconciliation et une acceptation de leur situation – humainement parlant, chose très difficile à faire durant le court laps de temps à disposition pour chaque personne.

La liturgie sacramentelle de l'Onction des Malades parle aussi de guérison, sans doute avec une certaine ambiguïté : accepter le pardon et la réconciliation est

aussi une forme de guérison, pas seulement le rétablissement physique³.

Dieu est amour – dans la vie – dans la mort – je dois le laisser être et faire selon sa volonté – je dois me rendre, « entre tes mains, Seigneur, je remets mon esprit ». Les gens seront en paix une fois qu'ils auront atteint ce stade. Beaucoup de patients ont été coupés de l'Église pendant longtemps. Beaucoup n'ont jamais été mariés à l'église. Je tends à donner sans restriction l'Onction des Malades. Laissez ce geste leur parler, laissez le Seigneur les toucher à travers ce signe.

Donner la sainte communion à des patients (à demi conscients) qui ne la reçoivent pas depuis des décennies semble moins significatif, et en fait je ne la donne que si on me la demande. Quelques-uns attendent et désirent la sainte communion et leurs visages s'éclairent quand vous leur donnez le Corps du Christ. Il est arrivé que des chrétiens anglicans demandent la sainte communion, et je la leur ai donnée.

Vous aimeriez les conduire, avec le temps, à un vrai repentir et à un retour vers l'Église, si possible à travers la confession. Mais vous n'en avez pas le temps. Vous ne voyez la plupart des patients qu'une seule fois : la semaine suivante ils sont déjà partis. Quelques-uns seront morts. Des catholiques fervents sont contents de rencontrer le Seigneur qui guéri et pardonne à travers le Sacrement de la Réconciliation. Mais c'est le sacrement le plus difficile à recevoir, et beaucoup n'en sont plus capables.

Un patient très malade m'a dit qu'il voulait « recevoir Jésus comme son Seigneur et Sauveur », mais il ne savait absolument pas quoi faire. Après un enseignement très simple je l'ai baptisé, et il est mort quelques jours plus tard. Tous ceux qui se disent catholiques ne sont pas toujours baptisés. Quelques-fois ils viennent d'une école catholique ou étaient mariés avec une personne catholique, peut-être

**Dieu est amour –
dans la vie –
dans la mort – je
dois le laisser
être et faire selon
sa volonté**

²Pour un intéressant parallèle littéraire voir Evelyn Waugh, *Brideshead Revisited*, Penguin, 1982. « Je sentis soudain le désir d'un signe,... Si peu de chose à demander. Le prêtre tira la petite boîte en argent de sa poche et parla de nouveau en latin, touchant l'homme mourant avec un tissu imprégné d'huile ; il finit ce qu'il avait à faire, rangea la boîte et donna la bénédiction finale. Soudain, Lord Marchmain mit la main sur son front, je pensai qu'il avait senti le chrisme et qu'il l'essuyait. 'Oh Seigneur', priai-je, 'ne le laisse pas faire cela'. Mais il n'y avait pas de quoi s'inquiéter ; la main descendit lentement vers sa poitrine, puis vers son épaule, et Lord Marchmain fit le signe de la croix. Je sus alors que le geste que j'avais demandé n'était pas peu de chose, ce n'était pas un signe passager de reconnaissance, et une phrase de mon enfance sur le voile du temple déchiré de haut en bas me revint à l'esprit. C'était fini ; nous nous levâmes ; l'infirmière alla vers la bouteille à oxygène ; le médecin se pencha sur son patient. ... » (p. 323).

³Voir *Guérison et Salut dans l'Église*, Commission Theol ZCBC, Étude n° 2, disponible auprès du Département SocCom, Africa Synod House, ou du Catholic Book Center. Version shona : Mwari Anorapa Maronda Edu, Mambo Press.

ont-ils reçu un enseignement, mais sans aller jusqu'au Baptême. Baptisez-les s'ils le demandent. J'ai un petit livret prêt pour ceux qui sont assez conscients pour lire. N'imposez jamais à quelqu'un quelque chose pour lequel il n'est pas prêt, mais soyez bien attentifs afin de sentir ce dont il a réellement besoin. Faites confiance aux conseils de Celui qui vous envoie.

Rendre visite aux malades chez eux

Les groupes de quartier, s'ils sont attentifs, savent qui est malade et appellent le prêtre pour l'onction. Il y a moins de pression sur vous chez les personnes qu'à l'hôpital. Demandez à tous les membres de la famille et aux voisins de venir et de participer. Dites-leur de continuer à prier pour la personne malade. Faites en sorte que la personne qui aide à donner la communion dans la communauté vienne et lui donne la sainte communion chaque semaine. Entourez le patient des soins de la communauté et de l'amour du Christ.

Si les familles ne s'occupent pas des soins du parent malade ou s'il n'y a pas de famille, vous aurez besoin de volontaires qui puissent leur prêter assistance avec des soins à domicile⁴. Certains sont dans une situation de refus et prétendent que tout va bien pour eux : ils vous assurent qu'ils se remettront bientôt. D'autres souffrent de dépression. Vous devez prier continuellement pour vous-même afin de faire et de dire ce qu'il faut quand vous rencontrez les personnes dans leurs situations propres.

Une jeune femme catholique, devenue évangélique, disait « *KuRoma hakuna ruponeso* » (« il n'y a pas de guérison/salut dans l'Église catholique romaine »). Elle se fiait aux promesses de ses compagnons évangéliques qui allaient prier pour son rétablissement. Sa mère était profondément bouleversée. Nous l'avons réconfortée avec une messe commémorative (*Misa yeNyaradzo*) après la mort de sa fille. Parfois, il faut gronder gentiment vos paroissiens : « je veux être appelé pour les vivants, pas seulement pour les enterrements... »

⁴Je suis très reconnaissant aux MASHAMBANZOU et à leurs sœurs infirmières de la communauté, qui peuvent être appelées pour assister les patients très malades. Un groupe œcuménique de femmes aide les familles dont des membres sont très malades et leur montre comment les soigner à domicile. Beaucoup de femmes ont besoin de temps pour gagner de l'argent pour leurs familles. Les volontaires qui offrent de leur temps sont vivement appréciés.

Les politiques concernant la maladie et la santé

Un jeune homme est venu et a demandé où son père pouvait recevoir un traitement antirétroviral (ARV). Une veuve sans ressources a besoin de beaucoup d'argent pour une opération contre le cancer. Une personne sans domicile n'arrive même pas à payer les honoraires relativement modiques dans la clinique locale pour suturer une blessure à la tête. Les services médicaux sont toujours liés à la politique. Comment peut-on soigner les gens dans une société malade ? Quelqu'un de cynique pourrait dire : « À quoi cela sert-il de prier pour les malades ? Éliminez la corruption et la mauvaise gouvernance, et vous aurez tous les médicaments dont les malades ont besoin ! »

Je pense que nous devons faire les deux : en tant qu'Église il nous faut prier avec les malades et accompagner les mourants, et nous devons aussi lutter pour ceux dont ce n'est pas encore l'heure de mourir.

Original anglais

Traduit par Anne-Hélène Cauwel

Oskar Wermter SJ

St Peter's Catholic Church

P.O. Box ST 194, Southerton

Harare – ZIMBABWE

<owermter@zol.co.zw>

LETTRES:

Jésuite, je travaille dans le Sud du Tchad, dans la paroisse du Kyabé. J'aurai 60 ans le 8 juillet. Nous recevons toujours *Promotio Iustitiae*, le dernier numéro (86) m'a beaucoup intéressé. L'éditorial, ainsi que les articles de Mardones, Patxi Alvarez et Ambrose Pinto m'ont paru très éclairants. Ici dans la Savane, où nous avons si peu de moyens d'information, il est vraiment bon de pouvoir compter sur *Promotio Iustitiae* avec les réflexions qu'on y trouve. Dans notre communauté, il y a deux jeunes prêtres diocésains, un jésuite camerounais en régence et moi, qui suis Espagnol. L'édition française nous est très utile car c'est la langue de notre maison. Merci beaucoup pour tout

Original espagnol

Traduit par Christian Mellon SJ

Manuel Fortuny SJ

“Mon idéal central est d'être un autre Christ, d'agir comme Lui, d'apporter à chaque problème sa solution”

“L'injustice cause énormément plus de maux que ceux que la charité peut réparer”

“Jamais nous n'aurons donné à Dieu ce qui est suffisant tant que nous n'aurons pas tout donné”



“Le P. Hurtado nous invite à contempler la réalité du Chili et du monde, et à nous interroger sur les appels que le Christ nous adresse, à nous chrétiens et aux personnes de bonne volonté pour construire le Règne de Dieu”

(Guillermo Baranda SJ, Supérieur Provincial, Chili).

ALBERTO HURTADO CRUCHAGA SJ

Naissance: 22-2-1901

Décès: 18-8-1952

Béatification: 16 octobre 1994

Canonisation: 23 octobre 2005